

VI

LES LOIS DE L'HISTOIRE

La science de l'histoire

Le XX^{ème} siècle s'est caractérisé, dit Philippe Ariès, par une «monstrueuse invasion de l'homme par l'histoire». C'est pourtant le XIX^{ème} par tous ses penseurs, qui a fait d'abord de l'histoire le tribunal sans appel du monde. L'histoire avec ses «jugements» et ses «leçons», ses «enseignements», ses «lois», ses «nécessités», mais aussi ses «ruses» et ses «ironies» est devenue la pythie qui répondait plus ou moins limpidement à toutes les questions des hommes. Tôt dans le XIX^{ème} siècle s'est formé un syntagme qui étend son ombre sur les entreprises totalitaires du XX^{ème} : «*science de l'histoire*». Quelque chose se cache dans le cours de l'histoire: le dessein de la nature, la raison et ses «ruses», la destinée de l'humanité, le déterminisme économique; il appartient à la science de découvrir cette loi cachée qui en règle le cours. Dès qu'il apparaît, vers 1830, chez Philippe Buchez notamment, le syntagme prétend se référer à un corps de savoirs définitifs qui recèle la réponse aux trois grandes questions, *Qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous?*

Nous appelons *Science de l'histoire* l'ensemble des travaux qui ont pour but de trouver dans l'étude des faits historiques, la loi de génération des phénomènes sociaux afin de prévoir l'avenir politique du genre humain, et d'éclairer le présent du flambeau de ses futures destinées.¹

L'histoire fait raconter au passé l'avenir de l'humanité et elle *démontre* la moralité immanente des entreprises humaines légitimes, celles qui vont dans son «sens», en même temps qu'elle condamne et défait les entreprises scélérates *puisque* réactionnaires. Comprendons ainsi ce propos de Renan qui était loin d'être un mystique historiciste pourtant et loin d'être un jacobin inconditionnel: «la Révolution française n'est pas légitime parce qu'elle s'est accomplie: mais elle s'est accomplie parce qu'elle était légitime».² Et l'histoire, confessionnal en même temps que tribunal, *absout aussi*: les philosophies des hautes nécessités historiques furent des moyens de prendre du recul à l'égard d'une Révolution pleine d'épisodes

sanguinaires, mais absoute par le jugement de l'avenir. C'est ce qu'enseigne le conventionnel G***, en mourant, à Mgr Myriel, évêque de Digne:

– 93. J'attendais ce mot-là. Un nuage s'est formé pendant quinze cents ans. Au bout de quinze siècles, il a crevé. Vous faites le procès au coup de tonnerre.³

De la critique sociale, la topique militante passe à la découverte de «lois» du devenir qui garantissent la fin des souffrances et la fatalité d'un renversement de l'ordre inique. Ces lois de l'histoire s'additionnent aux lois de la nature humaine, «loi de la solidarité», «de l'altruisme» etc., non moins indispensables à fonder l'espérance (chapitre VIII). La critique se donne pour tâche de déchiffrer la tendance historique, de deviner le devenir, de dégager et formuler ce que les adversaires de *l'historicisme*, à la suite de Karl Popper, désigneront sceptiquement comme «les introuvables lois de l'histoire».⁴ L'histoire se métamorphose alors, comme le disent les saint-simoniens, en une «*preuve* à l'appui de nos rêves d'avenir», elle procure une «vérification» de la doctrine.⁵ Cette «preuve» historique permet de vivre et de «lutter» en anticipant le bien futur, de vivre un pied dans l'avenir pour supporter le présent.

Sous les tendances qui se «dégagent» de l'analyse historique, il s'agit donc de trouver la *loi*. Le «progrès» – de Condorcet aux discours de comices agricoles du début du XX^{ème} siècle – n'est autre que ceci, une «loi» du développement fatal qui, extrapolée du passé, permet de conjecturer ou mieux de *savoir* de quoi est fait l'avenir. Si la conjoncture présente est obscure, la «loi du progrès de l'humanité» console car elle est lumineuse: le récit de l'évolution humaine fait voir, en dépit du malheur séculaire des hommes, en dépit de contingentes stagnations et régressions, une destinée heureuse. Chaque Grand récit prétend avoir (re)découvert cette loi et l'avoir testée sur le cours des événements. Charles Fourier, ce «génie lumineux», a «découvert et révélé au Monde les lois des destinées heureuses de l'humanité».⁶ Son œuvre est une «étonnante série de prophéties réalisées».⁷ Pour Saint-Simon, la «loi de l'humanité» qu'il a découverte, «c'est le progrès continu vers l'association universelle».⁸ Ses disciples trouvent réconfort dans cette «loi de perfectibilité découverte par Saint-Simon [mais] entrevue par Vico, Lessing, Turgot, Kant, Herder, Condorcet».⁹ À l'instar des sciences naturelles, vérifiables expérimentalement, «la conception de Saint-Simon est, affirment-ils, *vérifiable par l'histoire*».¹⁰ Philippe Buchez présente le progrès comme «une loi nouvellement découverte et historiquement démontrée. Elle affirme que les sociétés sont destinées à

marcher en avant sur la ligne droite du bien», etc.¹¹ Un peu plus tard, les lois historiques de cette sorte seront mises en parallèle et en complément aux lois de l'évolution biologique découvertes par un Darwin, «on peut dire que le progrès est la loi de la vie sociale comme la sélection est celle de la vie organique.»¹²

Au *Manifeste communiste*, Karl Marx s'est élevé expressément contre les formulateurs de «lois» de l'évolution sociale, fort nombreux, comme on le voit, vers 1840. Ce sont pourtant de telles lois que l'orthodoxie marxiste après 1870 va repérer chez Marx et elle trouvera caution chez Engels, «le matérialisme moderne, écrit celui-ci, voit dans l'histoire le développement graduel et souvent interrompu de l'humanité et sa tâche est de découvrir les lois de ce développement».¹³ La définition que la propagande des partis de l'Internationale donne du «socialisme scientifique» est conforme à cette conception engelsienne: «le socialisme est une science qui a pour objet l'étude des lois qui président à l'évolution sociale de l'humanité», enseigne à ses militants le Parti Ouvrier (guesdiste).¹⁴ Cet historicisme est cependant indivis à toutes les écoles et tous les partis de la fin du siècle. En conflit avec Jules Guesde, le parti «possibiliste» de la Fédération des Travailleurs socialistes de France diffuse en multiples fascicules, vers 1890, les *Lois du socialisme* d'Arcès-Sacré, compilation où des fragments de Marx sont éclectiquement mêlés à des «lectures» scientistes et des résumés à grandes enjambées de l'évolution «sociale» depuis la préhistoire. Le «triomphe de l'idée socialiste» peut se conclure de la connaissance de ces lois, «des signes certains annoncent la ruine du vieux régime économique».¹⁵

J'ai publié naguère une étude sur la légitimation des Grands récits par la science, *Les Grands récits militants des XIXème et XXème siècles: religions de l'humanité et sciences de l'histoire* (Paris: L'Harmattan, 2000) et je n'y reviendrai que rapidement. Si Jules Guesde, introducteur du marxisme en France, après Friedrich Engels qualifient le marxisme de «science», c'est sans doute pour marquer la coupure avec les réformateurs romantiques «utopiques» dont les idées subsistaient encore à la fin du siècle comme des «déviation» potentielles, mais c'est, au fond, parce que, congénitalement, dès 1820, le socialisme s'est déclaré une «science», la «science sociale». Personne n'a plus parlé de leur «science» nouvellement découverte que les prétendus socialistes utopiques! «Le gouvernement des sociétés doit devenir scientifique», proclamait Saint-Simon.¹⁶ Fourier opposait constamment sa seule véridique «science sociale» aux sciences officielles «incertaines». Colins, dans une mansarde, rédigeait une *Science sociale* en 19 volumes... Il s'était agi pour Marx de prendre ces «sciences sociales» romantiques et, à ce qu'il a prétendu du moins, de les «mettre sur leurs pieds». Le marxisme orthodoxe

héritait de ce renversement de la *camera obscura* opéré par Marx, coryphée du «socialisme scientifique».

En réalité, dès la fin du Second Empire, tous les courants de l'Internationale ont rejeté les anciennes sectes et les doctrines dépassées (l'Empire et ses proscriptions ayant contribué à l'élimination ou à la marginalisation des «vieilles barbes» quarante-huitardes) et se sont placés derechef sous l'invocation de la «science». Dans les années 1870, la thèse selon laquelle le socialisme, né utopique vers 1820, serait récemment «devenu scientifique» a été le lieu commun *de tout le monde* à l'extrême gauche. L'échec du peuple en juin 1848 et en décembre 1850 était dû au fait que la théorie émancipatrice n'était pas encore au point, désormais le mouvement ouvrier allait disposer d'un socialisme renforcé, guide inexpugnable puisque «scientifique».

La légitimation scientifique du socialisme a servi de *palladium* au mouvement ouvrier. Le «socialisme scientifique», c'était avant tout une formule qui rendait l'idéologie invulnérable aux «attaques» bourgeoises. L'œuvre de Marx rendait aussi les partis inaccessibles au doute en leur garantissant scientifiquement l'avènement du collectivisme. Le mérite premier en idéologie de Marx réside dans *l'effet-science*: il est, comme l'avait signalé en 1880 la brochure de Lafargue tirée de l'*Anti-Dühring* d'Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, d'avoir donné par sa «dialectique précise», «une forme, une consistance à l'idéal communiste jusque là indécis». ¹⁷ Le marxisme est une science en ceci que «la réalité a partout justifié les conclusions du théoricien». ¹⁸ Confirmé jusque là point par point dans les prédictions précises qu'il était censé avoir faites, Marx verrait aussi confirmés sous peu cette Révolution prolétarienne et ce triomphe du collectivisme qu'il avait également «prédits». ¹⁹

Est-il besoin de rappeler que ce scientisme qui donne mandat à la science d'énoncer des *lois* et d'en attendre du monde empirique la vérification est général au XIX^{ème} siècle. À l'autre bout de la topographie politique, se développe une autre «science sociale», avatar réactionnaire d'un positivisme déjà fort conservateur, celle créée par Frédéric Le Play et continuée par ses disciples dans l'abondante revue qui s'intitulait *La science sociale*. Les «autorités naturelles», la «famille-souche», la restauration de la société traditionnelle, telle sont les grands concepts de cette science sociale ultra-conservatrice et catholique fondée sur «la méthode d'observation». Dans l'École de la Paix sociale, le maître a fondé et légué à ses disciples une science, «la science sociale est une science *parce qu'elle formule des lois*: en d'autres termes parce qu'elle constate et met en lumière dans son objet, le jeu du *principe de*

causalité.»²⁰ Quant aux darwiniens sociaux, leur science consiste à transposer aux sociétés «le principe de la lutte pour l'existence et la sélection (...), lois de la vie et de la mort des nations.»²¹

Malaise dans le socialisme scientifique

Le doute sur le statut ou le caractère scientifiques du marxisme est venu en 1899 des rangs mêmes du socialisme, de même que le soupçon qu'il y avait «de l'utopie» chez Marx. La première mise en cause du caractère scientifique de l'œuvre de Marx a été le fait d'une personnalité notoire du socialisme européen, Edouard Bernstein, exécuteur testamentaire du maître disparu. Bernstein qui vit à Londres, publie *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgabe der Sozialdemokratie* – Les présupposés du socialisme et les tâches de la social-démocratie.²² Il persiste et signe deux ans plus tard dans une brochure, *Wie ist wissenschaftlicher Sozialismus möglich?* – Comment un socialisme scientifique est-il possible?²³ L'histoire des hommes, pose Bernstein, ne se laisse aucunement prévoir, étant la résultante de forces diverses en nombre impossible à maîtriser; c'est la catégorie de *l'inconnaissable* qui fait la coupure.²⁴ La «théorie catastrophique de Marx» est au cœur de ce qu'il subsistait chez lui «d'utopie». «Il s'agit de savoir si sa fin [au mode de production capitaliste] sera une catastrophe, s'il faut attendre cette catastrophe dans un avenir prochain et si elle conduira nécessairement au socialisme».²⁵ Ces trois questions sont proprement inconnaissables, mais l'affirmative est plus qu'improbable. Les tenants de la catastrophe imminente refusaient, selon Bernstein, de voir les capacités de développement du capitalisme (que celui-ci comportât l'exploitation des hommes et le pillage des ressources terrestres était une autre question – une question éthique justement).

L'année où parut le premier essai de Bernstein, Georges Sorel, rallié au socialisme, se demandait dans la *Revue de métaphysique et de morale*, «Y a-t-il de l'utopie dans le marxisme?»²⁶ La nécessité d'un tri dans l'héritage de Marx était dans l'air et les premiers articles de Bernstein avaient poussé les moins conformistes au doute critique. Bernstein, dit Sorel qui l'approuve, «invite les socialistes à jeter par dessus bord les formules, pour observer le monde, pour y pénétrer et surtout pour y jouer un rôle vraiment efficace.»²⁷ «Si la social-démocratie, ajoute-t-il, était composée d'hommes suffisamment émancipés des superstitions, il n'est pas douteux que M. Bernstein ne groupât autour de lui la grande majorité; son livre serait accueilli comme une délivrance.»²⁸ En ce qui touche à la chute prochaine du mode de production capitaliste et à la révolution fatale (et triomphante), Sorel fait la même réponse

que Bernstein: «Plus on marche, plus aussi la conception d'une catastrophe sociale paraît inconcevable: c'est une vue *purement utopique*».

La légitimation scientifique du socialisme était suffisamment essentielle au mouvement ouvrier et fondatrice pour expliquer le refus de débattre avec Bernstein et ses approbateurs. Le mouvement socialiste qui réagissait en camp retranché et avait fort à faire pour lutter contre ses adversaires bourgeois ne pouvait consentir à ouvrir la discussion avec les «révisionnistes». Le «révisionnisme» fut un douloureux traumatisme, il fut ressenti par les marxistes dogmatiques comme une trahison de la Cause. De fait, les polémistes libéraux exploitèrent à outrance cette brèche dans le camp ennemi. Rosa Luxemburg ne s'y trompa pas et réagit avec la plus grande véhémence: le révisionnisme de Bernstein sapait l'essentiel de ce qui, pour elle, constituait le marxisme. Il fallait dénoncer ce qui était inacceptable chez lui, ce qui était un reniement caractérisé: l'effondrement prochain du capitalisme était la «clé de voûte du socialisme scientifique», Bernstein renonçait à la «conception matérialiste de l'histoire» en le mettant en doute.

○ Au XIX^{ème} siècle, il faut aller trouver la critique de l'historicisme rationnel chez des philosophes sceptiques à l'égard du système hégélien comme le néo-kantien Charles Renouvier qui publie en 1896 une *Introduction à la philosophie analytique de l'histoire*. Critique de Hegel, il y réfute aussi bien la *doxa* du progrès politique ou civique. «Il n'est pas ainsi prouvé, conclut-il, ni que l'histoire empirique est un pur *produit de la Raison*, une *théodicée*, une *manifestation de l'absolu*; ni que la loi constamment et régulièrement vérifiée des événements soit ce qu'est la loi morale et idéale, une marche vers la liberté; ni que la lutte des passions et des intérêts pour le présent (et ajoutons pour le passé) contre le progrès se termine en toute grande occurrence par une défaite.»²⁹

Déchiffrer le passé et ses «étapes»

Les systèmes militants ont formé de Grands récits, des narrations de l'histoire des hommes des origines à l'accomplissement des temps, des *historiosophies* (le mot n'est pas élégant, mais il connote le caractère systématique et conjectural de ces machineries). Ils ont enserré

l'obscurité du présent entre une explication globale du passé et une pré-vision de l'avenir. Ce qui se «constate» dans le passé est ensuite ce qui s'extrapole dans l'avenir. «On ne peut définir le mot *Progrès*, écrit Victor Considerant, et on n'acquiert le droit scientifique de s'en servir qu'en répondant à ces deux questions: *d'où vient la société* et *où doit-elle conduire?*»³⁰ Le savant doit déchiffrer le passé, c'est à dire le mettre en un récit cohérent composé d'«épisodes» – et le militant doit retenir les «leçons de l'histoire» pour accompagner le progrès et se mettre en devoir d'aller dans son sens. Le parti, c'est un rôle qui lui a importé de tenir, est le pédagogue de cet «enseignement» indispensable, «c'est en nous enseignant tout à la fois, la grandeur et l'insuffisance du passé que [le Parti] nous prépare aux luttes futures».³¹ Nous rencontrons ici une vision générative, maïeutique de l'histoire: le présent «engendré du passé, est gros de l'avenir», énonçait Leibniz. Le passé fait voir l'émergence de l'état présent des choses et il fait concevoir «dans l'avenir la possibilité d'une amélioration».³² La conception d'une société bonne doit s'appuyer sur une narration du passé comme intrigue composée d'«étapes franchies». Les saint-simoniens encore le formulent limpiment, il faut posséder une vision globale de l'histoire pour penser une autre société, «le pouvoir de *constituer une société* n'est donc qu'aux hommes qui savent trouver le *lien* du passé et de l'avenir de l'espèce humaine, et coordonner ainsi ses *souvenirs* et ses *espérances*».³³

L'avenir de l'humanité va alors être **déduit** de l'analyse ou de la mise en intrigue de son passé. Tel est par exemple, aux yeux de ses adhérents, le progrès méthodologique et la règle d'or du positivisme comtien, – et, cet avenir connu, le présent devra se régler sur sa «destination» future. Or, les positivistes «embrassant tout l'enchaînement du passé humain, voient les différentes phases sociales résulter les unes des autres dans un ordre immuable contre lequel viennent échouer tout aussi bien les entreprises des rétrogrades que les aberrations des utopistes».³⁴ C'est ce savoir issu du passé qui leur permet de juger du bien et du mal social, identifiés désormais à ce qui va et ne va pas dans le sens du progrès (le socialisme notamment n'y va pas, étant l'«aberration» signalée ci-dessus) et de prédire l'étape prochaine, l'avènement de la positive Sociocratie.

Lors même que le socialisme, de son côté, déclarera être devenu «scientifique», il continuera à parcourir les trois horizons d'une histoire pleinement intelligible, englobant passé, présent et avenir – et expliquant le passé et le présent par l'avenir. Le socialisme, définit le sociologue belge Hector Denis en 1884, est «une critique de l'état social actuel et un essai de philosophie de l'histoire dans lequel cet état social est un *moment* de l'évolution de l'humanité»³⁵. Le socialisme futur «répond» à la marche du progrès social, c'est ce qui le

justifie et en garantit l'avènement. Lisez encore ce propos du vieil anarchiste Pierre Kropotkine, il exprime en termes condensés cette *translation* de certitude: «Sous le nom d'anarchie surgit une interprétation nouvelle de la vie passée et présente des sociétés en même temps qu'une prévision concernant leur avenir». ³⁶

Le paradigme des Trois stades

Les Grands récits se développent dans le cadre d'un paradigme historique par *stades*, paradigme généralement ternaire, avec un stade ultime à venir ou en train d'émerger. Ce paradigme qui est au cœur de ce que Karl Popper a défini comme l'historicisme, est l'avatar moderne du millénarisme de l'abbé calabrais Joachim de Flore. Il ne s'agit pas d'un rapprochement fortuit et anachronique: c'est au Grand récit joachimite qu'il faut remonter pour comprendre les systèmes modernes. Il y aura trois Règnes³⁷, dissertait l'abbé du XII^{ème} siècle et toute sa postérité de millénaristes et de libertins spirituels: celui du Père, le règne de la Colère, celui du Fils, le règne du Rachat et de la Grâce, lequel s'achève, et celui de l'Esprit dont on relève déjà les intersignes, dont on sent déjà les effluves, l'Esprit qui va régner par l'Amour avant que les Temps ne soient accomplis. *Ante gratiam, lex mosaica. Sub gratia, lex evangelica. Sub ampliori gratia, tempus sub spirituali intellectu.* L'histoire porte ainsi la marque de la révélation progressive de la Trinité, le *status* de l'Esprit étant encore à venir. Dans le présent qui est un *interrègne*, des tribulations, des guerres, une lutte entre les forces de l'Esprit, soutenues par les *Homines intelligentiae* (par l'intelligentsia?), et celles de l'Antéchrist précèdent le Troisième Règne et, paradoxalement, en promettent l'avènement imminent. Le Troisième Règne s'établira à la faveur d'une brusque catastrophe, les méchants et les impies seront anéantis. Il détruira l'iniquité avant que ne règne pour mille ans sur une humanité lavée du péché (d'où le mot de «millénarisme») le Christ en gloire. Les hommes connaîtront en ce Règne l'égalité absolue, la liberté; tous les pouvoirs et les royaumes seront abolis: c'est comme si le vieil abbé avait lu Kropotkine!

Au cours du XIII^{ème} siècle, des pseudo-Joachims, des «libertins spirituels», en Italie et en France, vont plus loin dans l'hétérodoxie, ils annoncent un Troisième Testament abrogeant les deux autres et l'établissement d'une *Ecclesia spiritualis*. Car dès les débuts, l'historiosophie des Trois règnes est liée à la critique de l'Église de Rome et à la dénonciation des puissants et des tares sociales. Les frères du Libre esprit instituent la communauté des biens et la communauté des femmes. Joachim, enterré en odeur de sainteté, sera déterré et condamné de façon posthume par Rome en raison des dérives hérétiques et anarchistes de ses disciples.

Quelque chose a subsisté de la vieille prédication millénariste. Dans les groupuscules de la «France mystique» au XIX^{ème} siècle,³⁸ on voit les vintrasiens de l'*Œuvre de miséricorde*, qui attendent le Paraclet, relayer cette médiévale prophétie qui partage en trois temps la durée du monde; J.-K. Huysmans se souviendra de leur millénarisme dans *Là-bas* et la peindra en contraste avec la plèbe parisienne du dernier chapitre qui, ayant rencontré son médiocre sauveur pré-fasciste, gueule au bas de la Tour Saint-Sulpice «Vive Boulanger!» La réminiscence directe des prophéties joachimites se décèle chez Joseph de Maistre qui, au milieu de la satanique Révolution française, attendait une «Troisième Manifestation». Quand l'abbé de Lamennais, passant au socialisme, annonce l'imminence d'un «Règne spirituel», Joachim n'est pas loin dans ses souvenirs même s'il ne s'y réfère pas *verbatim*, – mais George Sand le fait dans *Spiridion* évoquant expressément le «Règne de l'Évangile éternel». Eric Voegelin rapproche à bon droit la doctrine du moine calabrais de la dialectique hégélienne des trois étapes de la liberté.³⁹ Le *Dritte Reich* de Möller van den Bruck un peu plus tard a lointainement à voir avec ce millénarisme.

Il y a un relais important avant d'en venir aux paradigmes ternaires des Grands systèmes modernes. Au début du XVIII^{ème} siècle, un grand penseur solitaire italien, Gianbattista Vico, modernise le paradigme joachimite et divise l'histoire en trois Âges, des dieux, des héros et des hommes. Cette préfiguration du progrès (combinée au vieux paradigme cyclique *Grandeurs et décadences* des empires) forme une science nouvelle, *Scienza nuova*.⁴⁰ Vico sera retraduit et publié par Michelet en 1827.⁴¹

La récurrence et les avatars du paradigme joachimite dans les Grands récits modernes méritent de retenir l'attention. Le Grand récit ternaire n'est à mon sens qu'une hypostase de toute *herméneutique du présent*, – coïncé entre un passé irrémédiable et un futur inconnu. Comprendre son temps, pour le XIX^{ème} siècle, c'est le déchiffrer comme un *point* dans ce que, depuis Condorcet, on nomme «la Marche de la civilisation». Jamais le lire dans sa facticité ni l'accepter comme indétermination et comme fatale amnésie. «Le passé, dit Owen, a été nécessaire pour produire le présent, comme celui-ci l'est pour produire l'avenir.»⁴² «Il est donc tout d'abord nécessaire de déterminer cette marche [de la civilisation]. Pour cela, il faut embrasser l'ensemble du Passé et puis se former une conception de l'Avenir; c'est seulement ainsi qu'on pourra diriger le Présent.»⁴³ Le positivisme incorpore le passé dans le présent pour discerner l'avenir: il se rend ainsi seul «apte à conseiller le présent».⁴⁴ Le culte des grands hommes dans l'Apostolat positiviste, c'est le «présent glorifiant le passé pour préparer l'avenir».

Les trois horizons temporels forment le cadre d'une mystique historiciste et métempsychique qui fut répandue à l'extrême gauche romantique et qu'illustre le ci-devant Pape saint-simonien Prosper Enfantin qui vaticine sur la vie éternelle passée-future:

Je crois que ce qui **est** contient le résumé de **ce qui fut** dont il est le tombeau et le germe de **ce qui sera** dont il est le berceau et que l'union progressive de ce résumé et de ce germe, c'est à dire de notre vie passée et de notre vie future constitue la vie présente, nommée plus précisément LA VIE.⁴⁵

Prenons un système socialiste romantique qui montre à l'œuvre le paradigme ternaire structurant sa science historique. Le «socialisme rationnel» de Colins est la synthèse des destinées humaines en un ou plutôt plusieurs *récits en trois temps*.

Toute humanité se divise nécessairement en trois époques:

- Ignorance sociale sur la réalité du droit et compressibilité de l'examen.
- Ignorance sociale sur la réalité du droit et incompressibilité de l'examen.
- Connaissance sociale sur la réalité du droit.⁴⁶

On voit qu'à la manière de Comte et parallèlement à lui, Colins, loin de faire de l'économie politique le cadre ou le critère des étapes de l'histoire, conçoit pour l'humanité trois étapes *cognitives*. Son histoire des types de société est formée sur le même patron triadique: *théocratie, démocratie, [future] logocratie*.⁴⁷

1. Souveraineté de la force brutale
2. Souveraineté de la force masquée de sophismes
3. Souveraineté de la raison incontestable.⁴⁸

– en d'autres termes, l'ordre despotique basé sur l'imposition du dogme; la dissolution de cet ordre et l'anarchie des esprits; enfin un ordre nouveau basé sur la science et sur la «raison incontestable». Il y a *Aufhebung*, comme on le voit: dépassement dialectique où le second stade, négateur et négatif, est ultimement dépassé en un stade bon et harmonieux. *Aufhebung*, certes: la philosophie hegelienne de l'histoire n'est que la version de haute volée

philosophique d'une «idée» qui traîne partout au tournant des deux siècles. Le paradigme colinsien, qui en vaut un autre, va du droit divin à l'anarchie présente et enfin à un droit rationnel à naître, d'une hétéronomie (la religion) à l'autre (la raison) en passant par une fatale, désolante mais inévitable anarchie.

Enfin, troisième formulation du paradigme ternaire, dans l'ordre des luttes sociales, on trouve une théorie de l'*appropriation*. Pour Colins qui, résolument, fait marcher le naissant socialisme sur sa tête, l'appropriation matérielle découle du mode d'appropriation des connaissances, le «paupérisme matériel» est issu du «paupérisme moral». Les partis socialistes qui, à la fin du siècle, chercheront à tirer quelque chose de l'étrange colinsisme, pousseront un soupir de satisfaction en rencontrant cette troisième version plus ou moins conciliable avec le «marxisme» éclectique qui se bricole dans les années 1880. Troisième formulation, donc:

1. La féodalité: le sol, inaliénable, est le privilège de la classe appelée noble...
2. Le bourgeoisisme: le sol, aliénable, est le privilège des riches...
3. Le socialisme: le sol [inaliénable] sera la propriété de tous...⁴⁹

On voit encore le mécanisme à l'œuvre, qui, chez Hegel, parfaitement ignoré de Colins, s'appelle *dialectique*: de deux stades négatifs sort, par une recombinaison des termes, un stade final, juste et bon. Le paradigme colinsien décrit certes un «progrès», du stade théocratique à la démocratie, mais ce progrès n'est pas du tout le progrès asymptotique des discours de comices agricoles: l'évolution a été nécessaire, mais elle n'est pas jusqu'ici «heureuse», le stade atteint n'est pas moins *sombre* que le précédent, si l'aurore entrevue du Règne de la Raison n'invitait à espérer à moyen terme. La doctrine de la science et de son évolution chez les colinsiens s'organise selon «les trois grandes phases de l'intelligence qui sont: celle de la foi, celle du doute [l'interrègne présent] et celle de certitude [l'avenir imminent]». ⁵⁰

Le Grand récit de Saint-Simon et de son disciple Comte est aussi ternaire. L'histoire humaine est une histoire *cognitive* avant tout, elle narre, dit Saint-Simon, «le passage du conjectural au positif, du métaphysique au physique». ⁵¹ Auguste Comte formule la «loi du progrès» ou «Loi des trois états» de l'esprit humain (première des «quinze lois universelles» de Comte). Cette loi fut «découverte» en 1822 et publiée dans l'opuscule fondamental de Comte. Voici son premier énoncé: «Par la nature même de l'esprit humain, chaque branche

de nos connaissances est nécessairement assujettie, dans sa marche, à passer successivement par trois états théoriques différents: l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, enfin l'état positif ou scientifique». Auguste Comte recommande cette loi comme un grand fait général découvert par induction.⁵²

La traduction politique de ces «trois états» cognitifs conduit de la «théocratie» à la «sociocratie» en passant par l'absurde démocratie. L'histoire est assujettie à des lois invariables de succession de types épistémiques, politiques, incommensurables et qui se succèdent dans un ordre invariable, avec, toujours un type ou un stade futurs, émergents ou imminents qui sera l'aboutissement des efforts séculaires des humains. Dans la succession linéaire de ces stades se combine des alternances entre «époques organiques» et «époques critiques». L'ère critique, commencée il y a trois siècles, a terminé sa tâche et, c'est le topos de l'imminence de la phase finale, l'humanité se trouve «au seuil» d'une ultime époque organique. Le paradigme ternaire est la «loi» démontrée d'une «science incontestable», «notre appréciation historique de l'ensemble du passé humain constitue évidemment une vérification décisive de la théorie fondamentale d'évolution que j'ai fondée et qui, j'ose le dire, est désormais aussi pleinement démontrée qu'aucune autre loi essentielle de la philosophie naturelle.»⁵³

Le récit de l'évolution religieuse de l'humanité selon Saint-Simon est moulé sur le même schéma progressiste: «il y a eu, dans la science religieuse, trois degrés qui ont marqué le progrès: l'idolâtrie, le polythéisme, le théisme».⁵⁴ À l'intérieur même du grand paradigme ternaire de Comte, âges théologique/métaphysique/positif, on trouve des sous-évolutions ternaires marquant des «progrès» partiels; ainsi, dans l'évolution des religions: fétichisme, polythéisme, monothéisme – modèle commode que Comte légua à l'histoire moderne des religions et qu'elle utilisera longtemps.

Le fouriérisme n'est ternaire que dans certains de ses paradigmes, comme celui des trois stades de l'exploitation qu'il légua aux socialismes, «esclaves, serfs, salariés». Fourier a l'esprit taxinomique et il multiplie avec un brio tant soit peu étourdissant les étapes entre la société primitive ou Eden et l'ultime Harmonie. Entre ces deux termes, il y a d'abord quatre Stades, tous ignorants de l'Attraction passionnelle, tous en «essor subversif», à savoir la Sauvagerie, le Patriarcat, la Barbarie et la présente (et répugnante) Civilisation. Et dans l'avenir, il demeure trois stades encore, Garantisme, Association simple (ou Sociantisme), Association intégrale ou Harmonisme. Ce qui fait huit. Chaque Stade ou Période est divisé

en phases, pourquoi faire simple; ainsi l'Europe se trouve-elle à la 4ème phase de la caducité civilisée, celle de la Féodalité mercantile et industrielle (c'est des fouriéristes que vient la formule «Nouvelle féodalité» pour désigner la classe capitaliste). Il y a cependant dans l'historiosophie sociétaire aussi une topique de *l'imminence*, la Civilisation est à la dernière étape de la décrépitude et elle va faire place incessamment au Garantisme ou Sixième Période sociale.

Tout au bout de l'histoire, il y a en outre, dans les conjectures de Fourier, une toute dernière étape que les autres systèmes n'envisagent guère, la mort de la Terre, «une planète aurait mauvaise grâce à se donner pour immortelle et l'humanité postée sur cette planète en partage nécessairement le sort.»⁵⁵

Le paradigme ternaire continue à hanter le socialisme, esclavage, servage, salariat (troisième forme, la plus inique de l'exploitation) et, terme ultime (mais il y a chez Joachim aussi un terme ultime avec le retour du Christ en gloire), «société sans classes». Ce paradigme est un autre instrument de certitude historique: «l'esclavage antique a disparu (...); le servage du moyen âge a été brisé (...). L'esclavage moderne, le salariat, fera place à l'organisation du travail en vue du seul bien-être de tous».⁵⁶ Ou prenez les histoires de la famille que rédige à la fin du siècle des libres penseurs: trois stades encore, le dernier, émergent, étant un dépassement bienheureux des deux premiers: horde primitive, mariage bourgeois, union libre, «forme supérieure» de l'avenir.⁵⁷

L'Âge d'or est devant nous

Un autre mythe, païen celui-ci, vient informer le Récit de l'histoire par stades, celui de l'Âge d'or revisité à la fin des temps. «L'Âge d'or n'est pas derrière nous, mais devant nous», avait proclamé le premier le bon abbé de Saint-Pierre en formulant sous Louis XV son projet de Paix universelle. Il y aura un stade ultime, ce sera celui du bonheur de l'humanité et ce sera un *retour* à l'état originel de l'homme, retour qui en sera aussi le dépassement. L'Âge d'or originel, transposé dans la pensée moderne, c'est le «communisme primitif» de Marx et d'Engels, aussi bien que le stade «édénique» de Fourier. «D'accord avec la Genèse et les traditions de la plupart des peuples», Fourier admet qu'il y a eu un état primitif de bonheur, d'harmonie passionnelle, dans lequel l'homme a vécu à l'origine et qu'il retrouvera au stade ultime (le passage, ensuite, de l'édénisme à l'État sauvage est bien le récit d'une Chute).⁵⁸ À cet égard, Fourier est d'accord avec tous les autres grands réformateurs sociaux. Saint-Simon

place aux origines, une Première période, celle de l'«Enfance de l'humanité». ⁵⁹ En présentant l'égalité et la propriété collective comme «préhistoriques», les Grands récits invitent à penser qu'elles sont naturelles à l'homme. Identiquement, les féministes et August Bebel dans *Die Frau* placent à l'origine une «phase matriarcale». Les végétariens voient l'homme primitif «créé pour un régime végétarien ou fruitarien» auquel il faudra revenir. ⁶⁰

Ce qui était à l'origine se retrouvera, transfiguré, à la fin. L'histoire est un serpent qui se mord la queue. Déchiffrer l'histoire du lointain passé, c'est extrapoler ce dénouement heureux et se consoler des laideurs subsistant dans le présent par une confiance impavide dans l'avenir.

Ce mythe subsiste dans le marxisme orthodoxe, décidément porté à conserver le tout de la tradition au prix d'un *aggiornamento* censé matérialiste. Les doctes conjectures et compilations sur la «propriété primitive» abondent. L'humanité a connu le stade originel de «l'égalité primitive», du «communisme ou du socialisme primitif». ⁶¹ Le collectivisme qu'instaurera la Révolution sera une sorte de *retour dialectique* à l'état primitif et naturel des rapports humains, à un âge d'or dont le régime capitaliste d'appropriation privée est l'antithèse. «Le Communisme, expose Paul Lafargue, fut le berceau de l'espèce humaine. L'œuvre de la civilisation a été de détruire ce communisme primitif (...), elle élaborait [cependant] les éléments d'une forme communiste supérieure et plus complexe» etc. etc. ⁶²

Fatalité historique : le progrès

Ça a été la thèse commune des ennemis des Grandes espérances: le «socialisme» n'était à tout prendre qu'une vision prophétique déguisée en démonstration scientifique... *Le Libéraire* en 1896 ironise à longueur de pages sur Mlle Couësdon, dévote hystérique et prophétesse à la mode dans la bourgeoisie cléricale, annonçant à la France des châtiments dus à l'indifférence religieuse; il ne soupçonne pas un instant que sa propre prévision de la chute imminente du mode de production capitaliste et de la société autoritaire, de la «Liquidation sociale» puisse avoir un rapport, même lointain, avec cette forme de pensée. Les folliculaires réactionnaires prétendent voir au contraire ceci clair comme le jour.

Le déterminisme historique, la fatalité de l'avenir est le cadre «épistémologique» de tous les systèmes depuis la Restauration et cette épistémologie, loin d'être soumise à la critique, ne cesse de se renforcer avec la domination du «socialisme scientifique» qui en est, non le

correctif, ni même la rationalisation, mais la *figure accomplie*. Ce déterminisme «scientifique» n'est autre chose, je le rappellerai d'abord, qu'un avatar de la grande idée, combattue ici et là mais hégémonique au XIX^{ème} siècle, celle du *progrès*.

Le sujet du progrès, c'est l'humanité, le «Grand Être» de Comte, composé des morts et des vivants, qui poursuit sa «destinée». «L'humanité, a dit Saint-Simon, est un être collectif qui se développe; cet être a grandi de génération en génération, comme un seul homme grandit dans la succession des âges», le progrès est ainsi fondé sur la *métaphore de l'homme unique* (quoique l'image ne se soutienne pas jusqu'au bout, l'homme concret progressant vers la décrépitude et la mort...) ⁶³ Comte avait trouvée cette image chez Pascal qui à ce titre (et à quelques autres) préfigure le discours de la modernité: «Toute la succession des hommes, pendant la longue suite des siècles, doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement.» ⁶⁴

L'humanité est perfectible et le prouve en progressant: la preuve est immanente à l'histoire. (Chez Comte, l'humanité en progrès se limite à l'Occident; l'Orient, l'Islam, la Chine, plongés dans une «torpeur millénaire» étant indéfiniment laissés pour compte.) L'humanité était cependant à la fois un être transhistorique, et quelque chose d'à peine sorti de l'enfance étant à peine consciente d'elle-même, mais promise à la «maturité».

Le progrès-destinée n'a de sens (dans les deux *sens* du mot) que s'il entraîne vers un *but*, que si l'humanité a une «destination», si elle est guidée comme par un «phare» vers un havre ultime, si elle est entraînée dans une «irrésistible ascension» vers des sommets, si elle poursuit une «marche ascendante». Cet axiome, ces images sont déjà dans Condorcet, ils trouvent leur développement intégral dans la *Religion de l'humanité* comtienne. «L'humanité, toujours poussée par les mêmes tendances, se dirige incessamment vers le même but». ⁶⁵ Ce but ultime d'une progression linéaire ne peut être que le bien absolu et définitif. «La loi du progrès affirme que les sociétés sont destinées à marcher en avant, sur la ligne droite du bien». ⁶⁶ «Le progrès est la loi vivante, le bonheur est le but certain». ⁶⁷ Ce *but* que les âmes généreuses ont voulu ou entrevu pour l'humanité, sous des mots proches, est fait d'idées à la fois confuses et contradictoires: rendre les hommes plus parfaits, plus rationnels, plus vertueux, plus libres ou plus égaux, ou plus solidaires, ou plus heureux, ou plus prospères, il n'est pas évident que ces choses convergent et se confondent.

Le progrès rend inutile l'«hypothèse Dieu». Ce progrès indéfini réfute en outre les sombres théologies de l'éternité du mal et de la chute de l'homme.⁶⁸ Le progrès est ainsi la base d'une religion de l'immanence et, vers 1840, cela se confesse hautement, «le progrès est un dogme religieux» non moins qu'une loi scientifique.⁶⁹ Il est la seule forme, rationnelle, du salut: «chaque homme est immortel dans l'humanité et n'est immortel que par l'humanité et en elle».⁷⁰ Les religions révélées avaient promis fallacieusement une sanction posthume du bien et du mal et la survie de l'âme individuelle, la science moderne comportait encore une promesse d'éternité, mais celle-ci était devenue immanente à ce monde terrestre. L'histoire ne pouvait plus être pour un moderne post-religieux, comme elle l'avait été pour Bossuet, un drame dont la Providence réglait les péripéties, mais elle devait en tout cas se déployer comme une intrigue comportant sinon un Narrateur transcendantal, du moins un sens immanent, une orientation intelligible et un dénouement heureux, de sorte que puissent rhétoriquement, argumentativement, s'y inscrire la *pars destruens* d'une critique radicale de l'iniquité passée et présente, et la *pars construens* d'une démonstration de la chute inévitable de l'ancien monde et de l'apparition d'un monde délivré du mal. «L'émancipation des prolétaires, la délivrance du joug du capital [est alors] rattachée au procès historique de l'humanité».⁷¹

Dans la gnose progressiste, l'homme-individu n'est pas un atome isolé, il est un «anneau» dans une chaîne immense. L'Humanité est cet être collectif composé de la multitude des êtres individuels qui ne sont que l'humanité en germe. Le récit du progrès, celui de l'humanité en marche est le récit d'une destinée qui s'accomplit, celui d'une marche en avant, d'une «marche ascendante» *fatale*, «la marche que suivra l'humanité pour arriver à l'harmonie parfaite et au bien-être général». Ce ne sont pas d'archaïques mystiques mais de modernes socialistes scientifiques qui expriment leur espérance historique en ces termes⁷². Le progrès, cumulatif, est composé d'une suite d'«étapes» franchies qui, chacune, lègue des «acquis» indestructibles – rien en se perd qui est digne d'être conservé – et ouvre la voie à une étape nouvelle et à de nouveaux progrès. Chaque époque réalise un type ébauché à l'étape précédente. (Et pour les progressistes prudents, le socialisme était justement dans l'erreur parce qu'il voulait «brûler les étapes», bien qu'ils reconnussent que, depuis le XVIII^{ème} siècle, le progrès s'était «accélééré», que sa marche était devenue de plus en plus rapide...)

Il y a sans doute des obstacles au progrès, des «doctrines égoïstes» et des «hommes corrompus» qui en peuvent retarder la marche, mais ils ne sauraient l'arrêter indéfiniment, encore moins le faire rétrograder.⁷³ On devait ainsi voir dans l'histoire une ascension

continue, en dépit de ces obstacles à surmonter, en dépit des «débris du passé» qui ralentissaient la «marche» mais dont l'humanité se débarrassait peu à peu, – une ascension vers le vrai, le bien et le beau. Un argument du socialisme, tiré notamment du *Manifeste communiste*, a été que la propriété capitaliste, après avoir permis les cruels prodiges de la révolution industrielle, était devenue un obstacle au progrès économique, «si l'on veut voir la propriété donner le maximum de rendement – et par conséquent de bien-être – il faut qu'elle évolue vers la forme collective sous peine de nuire au progrès.»⁷⁴ Le progrès la condamnait et ne tarderait pas à mettre la sentence à exécution.

Le progrès est indéfini (non pas infini car son terme est la perfection du bien) et son *asymptote* se déploie dans un avenir entrevu admirable et qui montre transitoires les vices sociaux actuels. Condorcet avait soutenu avoir «les motifs les plus forts de croire que la nature n'a mis aucun terme à nos espérances».⁷⁵ Autre formulation de la loi fondamentale, «la loi de perfectibilité infinie qui, comme une étoile éclatante, brille sur le front de l'homme moderne.»⁷⁶

Sans doute les «progrès matériels», les «conquêtes» de la science et de la technique n'étaient niés par personne et la science émancipatrice «dissipait» l'ignorance. Sans doute, nul ne niait l'évolution de l'humanité de la barbarie à la civilisation, mais cependant la civilisation décevait par les maux et les vices qu'elle recélait. Avait-elle rendu les hommes meilleurs? Le nœud de dissension du paradigme du progrès consiste, une fois même admise une certaine solidarité des progrès dans le passé pour une humanité partie, tant moralement que matériellement, de «bien bas», consiste, dis-je, à savoir si les progrès matériels dont personne ne doute, ont entraîné et entraînent fatalement des progrès «moraux», des progrès «sociaux», s'ils entraînent l'humanité vers la perfection, vers la justice et le bonheur en ce XIX^{ème} siècle où se constatent les «étonnants» résultats des recherches scientifiques et des techniques industrielles. Dans la version optimiste des Grandes espérances, le paradigme du progrès est un dispositif gigogne: les progrès ne sont jamais ponctuels ni sectoriels, ils convergent, s'emboîtent, se renforcent les uns les autres en allant dans le *bon sens*. Les progrès «s'enchaînent», s'étendent, les progrès matériels induisent des progrès spirituels – tandis que le *raisonnement démonstratif* des progressistes va des secteurs les plus évidents de progressions constatées, ceux des progrès scientifiques et techniques, aux plus discutables et aux plus diversement compris et souhaités, ceux des progrès «moraux» et civiques – où la limite, aussitôt atteinte par la conjecture, ne peut être que l'éradication prochaine de tous les maux sociaux et le règne définitif de la justice.

C'est cette idée d'espérance illimitée fondée en science que développent bien des essayistes du siècle passé qui fondent de grands espoirs dans *le siècle suivant*: «Où s'arrêtera le progrès, demande Edmond About, si notre activité se soutient encore un siècle? Qui oserait limiter les espérances de l'avenir?»⁷⁷ Cet espoir dans le progrès n'était pas une rêverie, c'était une prédiction démontrable; par oxymoron, c'est une «prophétie scientifique»:

Hommes du siècle, voilà l'avenir de l'humanité! Les plus jeunes d'entre vous ne mourront pas, qu'ils n'aient vu, en bien des points, la réalisation de cette scientifique prophétie.⁷⁸

«Supposez le progrès, tout est bien dans le monde; sans le progrès, tout est mal»: ⁷⁹ le progrès inspire de l'espérance, mais celle-ci n'est ni un acte de foi ni une conjecture car le progrès est, nous l'avons vu au début de ce chapitre, l'accomplissement d'une *loi scientifique*, «une loi nouvellement découverte, rationnellement et historiquement démontrée» – une *loi* et non l'intervention mystérieuse d'une Providence.⁸⁰ Démontrable sans doute, le progrès est cependant aussi *manifeste, évident*: n'importe qui pouvait le déchiffrer sans effort dans une histoire qui conduisait au XIX^{ème} siècle. «Ainsi nous découvrons partout le progrès, dans la formation des mondes, dans le développement de l'individualité, dans l'histoire de la race humaine. Si cette observation n'a pas pour nous le caractère d'une démonstration mathématique, elle a du moins celle d'une induction presque irrésistible. (...) On peut dire dès à présent que l'affirmation du progrès sera la synthèse de l'avenir».⁸¹ L'histoire était un livre ouvert à déchiffrer:

Il est manifeste pour qui sait lire dans l'histoire qu'en somme l'ignorance, la barbarie, l'impuissance et la misère de l'homme ont été sans cesse décroissantes jusqu'à nous et qu'il y a un mouvement ascensionnel continu de l'Humanité vers le type du vrai, du bon et du beau.⁸²

Et même si tout n'était pas encore «beau» dans le Siècle de progrès, il suffisait de se retourner vers le passé pour apprécier le chemin parcouru, «le monde n'est pas beau assurément, mais le monde du passé, le monde d'il y a cent ans seulement était mille fois plus abominable que le monde tel qu'il se comporte aujourd'hui».⁸³ Je l'ai dit au chapitre II, c'est bien parce que le progrès engendrait des «prodiges» que le scandale de la misère et de l'injustice n'était que

plus susceptible d'indigner et que l'exigence que les «bienfaits» du progrès profitent enfin à tous était rendue plus pressante.

Enfin, essentiellement, le progrès, c'est la certitude d'un point d'arrivée, de l'aboutissement des efforts millénaires des Justes; les Grands récits révélaient cet aboutissement; la théosophie, affirme-t-on par exemple (mais toutes les idéologies disent diversement ceci), «laisse voir la destinée finale de l'homme».⁸⁴ Les étapes antérieurement «franchies» induisent la preuve-promesse de l'étape finale dont on «ne peut fixer la date», mais qui est inscrite dans l'avenir. Lire l'histoire, c'est continuer à lire au delà de la dernière page en cours, c'est extrapoler du chemin parcouru le but final poursuivi par l'humanité et se consoler des laideurs subsistant dans le présent par une confiance impavide dans l'avenir. Plus on se dit adversaire des superstitions religieuses, des «survivances» de l'Ancien régime et des routines traditionnelles, plus volontiers au siècle XIX on confesse son «espérance» et sa «foi» dans le progrès et dans la science. C'est le discours de Monsieur Homais, soit, mais c'est aussi celui d'Ernest Renan dans son essai de 1848, *L'Avenir de la science*, et celui de tant d'autres, nés à la pensée avant le milieu du siècle, qui, abjurant la foi de leur enfance, s'en trouvèrent vite une autre dans laquelle ils purent vivre et mourir.

○ Je renonce à esquisser la critique radicale de l'idée du progrès qui a inspiré quelques non-conformistes. Dans le monde socialiste français, elle vient spécialement du sceptique Georges Sorel avec ses *Illusions du progrès* (Paris: Rivière, 1921.) Sorel reconnaît parfaitement le progrès cumulatif scientifique et technique, mais rejette toute idée de progrès social ou civique nécessaire et linéaire. Du kantien Renouvier au darwiniste social Gustave Le Bon, les critiques du progrès sont pourtant trop diverses pour que je les aborde, c'est un autre livre...

Morale de l'historicisme

La propagande de la Deuxième Internationale ne redit en d'innombrables variations qu'une seule thèse. De l'analyse des faits économiques, on peut rigoureusement conclure que la Révolution prolétarienne était «fatale», «inéluçtable». Elle a en effet «été prévue par l'immortel *Manifeste* de Marx et Engels».⁸⁵ Tout le mouvement ouvrier adopte vers 1880 cette thèse revigorante et *démontrée*: «Nous marchons rapidement vers une transformation forcée,

fatale et inévitable de l'état actuel des choses». ⁸⁶ On le redira de cent manières, la révolution tient à la «force des choses», elle «est le résultat de fatalités historiques»... ⁸⁷ Cette révolution inéluctable requerra pourtant le «coup d'épaule» d'un agent historique, le prolétariat. Le prolétariat ne peut pas décider de la date où la situation sera mûre, mais il peut «hâter» le moment de sa délivrance en s'organisant et en se tenant prêt. L'avocat Paul Argyriadès publie dans son *Almanach de la question sociale, année 1891*, une (parmi d'innombrables) «Étude sur le socialisme scientifique» où s'étale la docte ignorance de l'autodidacte: la science socialiste, écrit-il à l'unisson de tout le monde, «démontre par des preuves tirées de l'observation des faits historiques (lutttes de classes, révolutions économiques) que nous marchons à grands pas vers le communisme». ⁸⁸ Voici en deux lignes ce que devait en effet être la «science de l'histoire» pour le militant: *la certitude de la victoire*.

Notons que les anarchistes, étrangers au «marxisme», développent simultanément un *même* paradigme prédictif, la fatalité historique conduisant selon eux à la disparition à brève échéance de tout pouvoir et à l'établissement de l'Anarchie. Pour Pierre Kropotkine, «l'abolition du système capitaliste [est] une nécessité historique». ⁸⁹ «L'abolition de l'État, de ses lois, de son système entier de gérance et de centralisation devient aussi une nécessité historique», expose-t-il ensuite. «Ce conflit que nous appelons la Révolution sociale, est le résultat de fatalités historiques». ⁹⁰ Jean Grave voit dans la Révolution libertaire prochaine – que les compagnons nomment aussi «Liquidation sociale» – un «fait mathématique», ce sont ses propres mots. ⁹¹

On ne s'étonnera pas que les dissidents des grands militantismes aient mis l'accent sur le caractère chimérique de raisonnements qui validaient l'action actuelle des partis par la grandeur et la beauté du but censément poursuivi et promis. Comment peut-on apprécier, demande Georges Sorel, «la valeur d'une action actuelle ou d'une réforme sociale comme acheminement vers un régime placé dans un *futur indéterminé?*» ⁹² On connaît le propos de Bernstein au milieu de la querelle révisionniste, «le mouvement est tout, le but n'est rien», mais ce propos a été littéralement inintelligible aux esprits doctrinaires: Kautsky, Luxemburg et les autres le lui firent bien voir.

Des lois régissant le mal social

Certaines «lois» historiques expliquent l'inéluctabilité du mal présent et montrent l'impossibilité de réformer un système d'ailleurs appelé à disparaître. L'exploitation de l'homme par l'homme est une «loi constante» des sociétés jusqu'ici, d'autant plus constante

que, de l'esclave au serf, au salarié, la forme a changé et «le fait est resté le même». ⁹³ La lutte des classes est une autre de ces lois du passé et du présent. La découverte du caractère cyclique des crises économiques sera aussi transformée en «loi» du capitalisme et Marx y précisera que les cycles tendent à raccourcir tirant de la loi la prévision d'un emballement fatal. Les réformateurs romantiques ont tonné contre la «Loi de Malthus», loi prétendant démontrer que «le débordement rapide de la population ne s'arrête jamais qu'au point où le manque d'aliments oppose une barrière infranchissable», ⁹⁴ la fatalité de la misère en étant le corrélat. Ce n'était pas là une loi éternelle, s'indigne Pierre Leroux, mais une loi spéciale à la société ploutocratique qu'il faut abolir.

La loi capitaliste la plus fréquemment évoquée par le marxiste Jules Guesde fut la «Loi d'airain des salaires», formule de Ferdinand Lassalle (en 1863) démontrée fautive par Marx, mais très belle loi scientiste parce qu'alliant deux apparences rhétoriques, la rigueur et le pathos; formule quasi-mathématique et «moralement» scandalisante: sous le capitalisme, énonce-t-elle, le salaire ne peut s'élever durablement au dessus de ce qui est strictement nécessaire pour la reproduction de la force de travail de l'exploité. En modulation rhétorique, cela donne: «Tant que subsistera l'ordre capitaliste, l'ouvrier sera attaché au gibet de la misère sans que rien ne puisse l'en délivrer». ⁹⁵ «En vertu de la *loi d'airain* ou loi des salaires, qui durera aussi longtemps que le régime capitaliste, l'ouvrier n'aura jamais que ce qui lui est indispensable pour vivre ou se reproduire». ⁹⁶ Loi odieuse si on veut, mais surtout utile pour le camp révolutionnaire puisque le corrélat évident en était que toute réforme et toute action partielle étaient vaines, que seule la Révolution conduite par le Parti mettrait un terme aux misères du prolétariat.

Est-ce que cette loi était un constat scientifique ou bien une «loi» édictée par un système infâme? Ce n'est pas toujours clair: «Au vieux monde qui forge des lois d'airain pour comprimer nos révoltes, il faut que le peuple réponde»... ⁹⁷ De cette loi, le marxisme orthodoxe en tirait une autre, plus catastrophique mais aussi plus roborative puisque la révolution était au bout de sa logique, la loi de «paupérisation croissante» ou *Verelendungstheorie*. Cette «loi» était au cœur de la propagande guesdiste qui s'est borné à redire que nul parmi les économistes bourgeois ne l'avait réfutée «sérieusement». ⁹⁸ Loi de l'exploitation inéluctable au milieu du progrès général, odieuse et désolante si on veut, mais surtout utile pour le parti puisque le corrélat évident en était que toute réforme et toute action partielle étaient vaines et que «seule la révolution» mettrait un terme aux maux du prolétariat. J'y reviens plus loin.

Prodromes et survivances. Le futur «en germe»

Le grand avantage de l'historicisme est qu'il permet de qualifier le mal social de «survivance» – c'est à dire de le constater et de l'effacer en même temps, de l'éloigner de son regard puisqu'il est appelé à «disparaître». Puisque la marche du progrès jusqu'ici a effacé certains maux, le mal présent n'est déjà plus tout à fait réel, «l'esclave a eu son jour; le serf a eu son jour; le prolétaire aura le sien. Telle est la révélation de l'histoire, telle est la loi indiscutable du progrès».⁹⁹ Pour les positivistes, il demeure dans la vie intellectuelle des théories métaphysiques, mais, condamnées par le progrès, elles n'ont déjà plus la même consistance ontologique que celles arrivées au stade positif, elles sont déjà des «*vestigia*». Les tribus, les cités antiques, les principautés médiévales ont disparu, l'État-nation disparaîtra à son tour et naîtra la Fédération de l'Humanité. Alors que les théocraties, les absolutismes, les obscurantismes reculaient, la guerre et l'esprit belliciste qui eussent dû reculer aussi – mais cette régression était moins évidente! – est à tout le moins présentés, du côté des pacifistes, comme d'ultimes «survivances» que les générations futures, guidées par la science et animées par la fraternité universelle, élimineront fatalement. Ainsi raisonnent les pacifistes «bourgeois» ... jusqu'en août quatorze. On *voit* beaucoup mieux le monde présent si on peut y distinguer des «survivances» et des «prodromes». Les individus les plus éloignés des grands systèmes «révolutionnaires» puisent aussi leur raison d'agir dans la certitude d'aller *dans le sens*, quel qu'il fût, de l'histoire. Lisons un économiste libéral du Second Empire, ardent polémiste contre les socialistes, mais philanthrope et pacifiste convaincu. Ce qui frappe, c'est que lui aussi, qu'indignent les «déclamations» socialistes, justifie son action contre la guerre et pour l'arbitrage international par la *certitude venue de l'avenir*:

L'établissement d'un état de paix permanent entre les nations civilisées réside dans la substitution d'une assurance collective de leur sécurité extérieure au régime de l'assurance isolée. (...) Le moment ne peut être éloigné où la nécessité de ce progrès s'imposera au monde civilisé.¹⁰⁰

Ayant écarté les «vestigia», le présent est à déchiffrer dans ce qu'il a de prometteur par ce qu'on sait d'un avenir dont il contient le «germe». En 1830, assure l'utopiste franco-polonais Hoéné Wronski, la «sphère de la raison humaine est déjà assez étendue pour recevoir les *germes indestructibles* de tout l'avenir de l'humanité».¹⁰¹ Bien que le mal y soit omniprésent, on peut déceler dans la société l'«embryon» de certaines institutions futures. Les tendances

et les institutions que l'on présente comme des «germes» de quelque chose qui s'épanouira dans la société future suggèrent, que dis-je, elles démontrent dans le présent que cette floraison se réalisera, que le monde futur n'est justement pas une utopie, mais une *extrapolation*. Ainsi les services publics qui se multiplient à la fin du XIX^{ème} siècle sont transformés en «embryons» du système collectiviste et en preuves préfigurées de son inéluctabilité. La collectivisation est «en route» car le développement des services publics montre que la «tendance» moderne est à la collectivisation et qu'elle progressera jusqu'au bout. À ceux qui doutaient, aux Saint-Thomas du socialisme, on montrait ainsi que le collectivisme était *déjà là* au sein même du capitalisme, son irréductible mais agonisant antagoniste. Le socialisme ne serait qu'une protestation sentimentale, admettait-on, s'il n'était basé sur des «tendances qui se font jour» dans la société bourgeoise.

Si le collectivisme est «en germe» dans le capitalisme, c'est aussi que ce régime de production évolue vers la concentration industrielle, la haute productivité, l'invention technique cumulée, l'élimination de tous les archaïsmes, mais qu'il n'y parvient que trop lentement, de crise en crise et à un coût humain condamnable. Le capitalisme fait pourtant le sale travail préalable qui permettra au collectivisme de s'établir fraternellement. Il est établi sur la propriété privée, mais il exproprie «déjà» les petits patrons et paysans; le régime futur n'aura plus à le faire: «ce ne sont donc pas les socialistes qui veulent enlever au paysan sa terre, au commerçant sa boutique, au petit patron son établi. Ceux-là sont expropriés, ruinés par les gros capitalistes»: ce mal provisoire est, à la lumière de l'avenir, un bien.¹⁰² Marx avait établi que le capitalisme tendait inexorablement à la «concentration des capitaux» en de moins en moins de mains: il faisait ainsi le gros du travail d'expropriation; le socialisme n'aurait plus qu'à exproprier une poignée d'ultimes expropriateurs! Les bases économiques de la future Fédération des peuples sont dans le marché mondial qui s'établit et s'étend. Marx avait même indiqué, bien que la suggestion soit un peu obscure, que la grande industrie créait la «nouvelle base économique» sur laquelle «s'élèvera une forme supérieure de la famille et des relations entre les sexes».¹⁰³

Les libertaires n'ont pas raisonné autrement: toutes sortes de «tendances» préfiguraient l'instauration, non du collectivisme autoritaire, mais de l'Anarchie fondée sur la libre entente entre les individus. «Comme la fleur naît sur le fumier», l'anarchie sortait des «pourritures sociales».¹⁰⁴ Il suffisait parfois de peu pour voir préfiguré l'avenir. «Les promiscuités passagères – le simple fait par exemple de voyager réunis en wagon ou en tramway – mènent au communisme», pense Charles Malato.¹⁰⁵

Il y avait aussi un plaisir rêveur à regarder autour de soi et voir autre chose que le présent. En observant le monde capitaliste, le militant *entrevoit certaines choses* qui lui font penser à cet avenir lumineux que peut-être il ne verra pas:

Une des choses qui nous ont le plus frappé à la dernière Exposition universelle de Paris [1889] est le moteur qui mettait en mouvement toutes les machines. (...) Voilà en petit, nous disions-nous, ce que sera la production collectiviste dans chaque genre d'industrie.¹⁰⁶

Déchiffrer les preuves

Le parti invite ainsi le militant à déchiffrer, armé de sa science, le présent pour y puiser espoir et confiance. Il montre aux sceptiques que, constamment, les «faits donnent raison» à la doctrine, que si les mots ne suffisent pas, les «faits» qui s'accumulent et que la science de l'histoire a prévus doivent persuader, que le régime socialiste n'est pas une «utopie» puisqu'il est, pour qui veut regarder, «en incubation» dans le présent alors même que les germes mortifères ont envahi le système capitaliste condamné, «déjà les prodromes de la fin prochaine se multiplient en laissant apercevoir à l'état embryonnaire les contours que revêtira la société future.»¹⁰⁷ «Nous vivons une époque fertile en incidents éducateurs», constate-t-on avant d'en faire la liste, de confirmer la tendance historique et de laisser la suite inévitable en pointillés, ou mieux *en asymptote*.¹⁰⁸ Les événements sont des *leçons* pour toute pédagogie militante: il importe d'en «tirer profit» mais pour ce faire, il faut connaître les lois qui président aux évolutions prochaines. La société future sera d'autant plus sûrement un succès immédiat qu'elle est *déjà là* et la révolution est d'autant plus certaine qu'elle est commencée par quelques épisodes avant-coureurs. Là où les ignorants ne voient que des faits isolés, des événements fortuits, le militant, éclairé par la science de l'histoire, déchiffre des enchaînements, des progressions, il relie entre eux et fait converger des signes, il suit dans le court terme de l'avenir ces asymptotes qui entraînent vers une irrésistible débâcle, vers la crise finale: concentration du capital, prolétarisation accrue, crises économiques aggravées, surproduction, faillites et krachs financiers multipliés, grèves formidables, répression exacerbée, mais aussi, autres intersignes, décroissance de la population, asymptotes de la criminalité et des suicides, accroissement (confirmés par les dados des psychiatres du temps) du nombre des détraqués et des névropathes etc.

Dans la logique scientifique-déterministe, les événements qui adviennent vont donc être construits en idéologie comme «prévus» dans les textes et la propagande socialiste fonctionnera de façon à être confortée et confirmée par un événement et son contraire... Les événements émergents, montrés conformes à ce que la doctrine a *toujours déjà* énoncé, prouvent incessamment une adéquation, qui sera déclarée éminemment «scientifique». «Scientifique» renvoie donc à une preuve par ce qui advient, qui aboutit à confirmer indéfiniment un discours *non falsifiable*. Ou plutôt, la science de l'histoire sera censée, comme toute science, être falsifiable, mais cette réfutation, cette mise en doute ne se produisent jamais, jamais elle n'est reconnue erronée, jamais elle ne se laisse surprendre, toujours elle se confirme. D'où l'âpreté de la querelle du «révisionnisme»: s'il fallait réévaluer quoi que ce soit dans Marx (dans ce que l'orthodoxie de la Seconde Internationale prétendait y avoir compris), plus rien ne tenait et tout pouvait être emporté par l'examen. Il fallait donc que le «marxisme» ait tout prévu et formât ainsi une science achevée. Cet axiome de *l'adequatio rei et intellectu* sera formulé mille fois, et triomphalement. «Le socialisme est en harmonie avec l'évolution historique qui s'accomplit autour de nous...»¹⁰⁹ Mais les saint-simoniens y avaient déjà recours: «Nous voyons la société humaine s'avancer effectivement, sans cesse, vers cet avenir que SAINT-SIMON lui annonce.»¹¹⁰

La doctrine prouve sa vérité par les événements et les problèmes sociaux nouveaux qui prennent la société établie, la classe dominante au dépourvu, mais que l'Idéologie a vu venir de longue main et qui ne se produiraient pas si le monde avait adopté la solution préconisée par celle-ci. Exemple entre mille: E. Soubeyran dans la *Revue du socialisme rationnel* s'empare de la crise viticole de 1907; il montre que la propriété privée du sol en est la cause; que la collectivisation agraire est la seule solution, démontrée par Colins dès 1840; que le socialisme colinsien a *donc* eu raison depuis toujours et que les événements le confirment incessamment aux yeux des *happy few* qui ont compris le colinsisme.

Preuve par les progrès du mouvement

Discours sur le progrès, le Grand récit est encore légitimité comme le produit du progrès même. Théorie de l'histoire, il reflète une étape nouvelle de l'histoire de la pensée et ne naît qu'à un moment déterminé par les progrès historiques. Il va de pair avec les autres bienfaits du progrès général. Lisons un texte anarchiste au tournant du siècle, il dit précisément ceci:

Grâce à tous les travaux de la pensée humaine, il est permis de dire que le Socialisme Libéraire est né de l'évolution économique, intellectuelle et morale de la société. (...) Il est à la fois conforme aux progrès économiques, aux progrès de la Science, aux données de la morale moderne.¹¹¹

Ceci établi, les progrès mêmes de l'Idée démontrent que l'avenir lui appartient et ses succès aussi sont lus comme signes des temps: «Ce n'est pas vainement, soyons-en sûr, que s'élève à l'horizon du monde social cette idée communiste déjà puissante qui, providentiellement, s'empare des esprits généreux et des classes déshéritées dans toutes les nations européennes. Ses progrès prouvent qu'il n'est pas un événement (...) fortuit dans la vie de l'humanité, mais un fait inhérent à son développement même».¹¹²

Sous Louis-Philippe, les premières sectes socialisantes font de leur apparition même et de leurs (bien modestes) progrès l'indice avant-coureur des grands bouleversements. Les communistes de la *Fraternité de 1845* raisonnent ainsi: «Ce n'est pas vainement, soyons-en sûrs, que s'élève à l'horizon du monde social cette idée [communiste] qui providentiellement s'empare des esprits généreux et des classes déshéritées».¹¹³ Conforme au progrès, exigé par lui, le mouvement progressiste va alors progresser avec lui et ses progrès mêmes prouvent sa pertinence historique et présagent de sa victoire inéluctable. «Le courant d'opinion qui entraîne les esprits vers les solutions socialistes» doit persuader à la fois que ces solutions sont bienfaisantes et que le socialisme vaincra inéluctablement après avoir rallié tout le monde.¹¹⁴ «La pénétration des idées socialistes se fait lentement mais sûrement. Les semences jetées au cours d'une propagande de huit années, se lèvent, se développent déjà; d'elles sont déjà nées des pousses robustes qui, se fortifiant, étoufferont le régime capitaliste.»¹¹⁵

Dans les mouvements sociaux, la concurrence qui s'établit entre doctrines anciennes et nouvelles se règle à la faveur de ces dernières sur la présomption que les progrès de la pensée rendent obsolètes les doctrines antérieures, tombées en défaveur et appelées à disparaître pour faire place aux idées nouvelles. De quoi naît le contraste qui vaut démonstration et qui se dégage dès le Second Empire, contraste auquel Engels (en 1877 dans *l'Anti-Dühring*) et Lafargue feront un sort dans leur combat pour imposer le marxisme, entre un premier socialisme, né «utopique», et, produit du progrès même et de la force croissante du mouvement révolutionnaire, le nouveau qui est devenu «scientifique»; la manœuvre n'avait

rien d'original et d'autres diront les mêmes choses pour légitimer leurs théories: «À ses débuts, le Socialisme a d'abord été l'idée personnelle de quelques rêveurs... Ensuite il est devenu une affaire de sectes jusqu'après la révolution de 1848. Maintenant, il a cessé d'être l'affaire d'un homme ou d'une secte pour devenir celle du prolétariat tout entier: il n'est plus un dogme, une doctrine toute faite, arbitrairement élaborée par un penseur isolé; il est devenu une science expérimentale et progressive au même titre que la physique et la biologie», lit-on dans le journal de l'anarchiste *Fédération Jurassienne* en 1874.¹¹⁶

Sans doute en *stricte logique*, les succès apparents d'une théorie ne présument pas de sa vérité, ni de sa praticabilité. Pas plus que la progression d'un mouvement ne garantit le succès final du «but» qu'il prétend ou croit poursuivre. Mais ce n'est pas de stricte logique qu'il s'agit: il allait de soi, dans la pensée militante, que la progression des mouvements sociaux formait la preuve immanente de leur légitimité, de leur justesse théorique et, indissociablement, de leur victoire prochaine. Saint-Simon en expirant avait confié une dernière fois sa conviction à ses jeunes disciples: «Dans dix ans, nous serons aux Tuileries». En dépit des moqueries, de l'hostilité des gens en place, des insuccès apparents, c'est *la certitude venue de l'avenir* qui a ultimement légitimé les Grands récits.

La «preuve» par l'avenir

Au bout du compte, toutes les démonstrations militantes n'ont qu'une fin: démontrer la fatalité de la victoire prochaine du Bon Camp. Et c'est cette démonstration qu'inlassablement livrent les théoriciens et les propagandistes.

Nous avons démontré en nous basant sur les faits historiques et naturels que le règne de la bourgeoisie était précaire et que le prolétariat érigé en parti de classe en aurait bientôt fatalement raison.¹¹⁷

Le réformateur va re-démontrer combien le mal présent est un scandale en se positionnant du point de vue d'un avenir d'où ce mal aura disparu et où le fait d'une société où il a pu prospérer sera devenu incompréhensible. Ainsi raisonne le fouriériste Cantagrel, indigné par la prostitution: «Oh! Un jour, ce fait qui nous paraît aujourd'hui tout simple sera dans l'histoire comme un rêve pénible, comme une déviation non moins hideuse que la cour des miracles et les orgies des truands, ces nécessités sociales d'une autre époque».¹¹⁸

Le progrès était ainsi une *démonstration* – et, paradoxalement, une démonstration *circulaire*: il était une démonstration de l’avenir inévitable par le passé – et le moyen de distinguer, par le test de l’avenir, ce qui était prometteur et bon, et ce qui était condamné et donc mauvais dans le présent. Émile Littré, bien loin du socialisme plébéien, mais pénétré de la vérité du système positiviste, de la «Religion de l’humanité» découverte par Comte, synthétise ce raisonnement en termes limpides: «C’est justement parce que le dogme nouveau a une pleine intelligence du passé qu’il est apte à nous éclairer sur nos destinées futures». ¹¹⁹ C’est parce que l’avenir est certain et son aboutissement inévitable qu’il projette ses certitudes sur le présent, permet d’y «voir clair» et de distinguer le bien et le mal qui se confondent désormais avec l’émergent et le condamné-à-disparaître. Savoir c’est prévoir dit la sagesse populaire; ici prévoir, c’est savoir. C’est l’élément décisif de crédibilité des grands récits historiques: «À l’aide de la formule de M. Comte, on explique le passé (...) et l’on prévoit l’avenir du moins dans ses caractères essentiels». ¹²⁰ Cette sorte d’épistémologie trouve sa première et frappante expression dans l’*Esquisse* de Condorcet dont l’incipit de la «X^{ème} Époque» pose que l’homme «peut d’après l’expérience du passé, prévoir avec une grande probabilité les événements de l’avenir»; il se met en devoir à ce point de son livre de «tracer avec quelque vraisemblance le tableau des destinées futures de l’espèce humaine d’après les résultats de son histoire» et enfin de relire les aléas du présent à la lumière de ces «destinées» dévoilées. ¹²¹

De l’excès du mal sortira le bien

Le paradoxe de la critique sociale est de décrire une société absolument mauvaise qui comporte aussi tout ce qu’il faut pour qu’en émerge le bien absolu. L’histoire progresse par ses mauvais côtés, enseigne Hegel, mais de l’excès du mal sort nécessairement, au bout du compte, le bien: on peut formuler ainsi le *topos* qui métamorphose en espérance militante la description désespérante de la société mauvaise. Un positiviste théorise cette intuition: «partout et en tout, *le Bien vient du Mal*. Toute évolution de l’humanité n’a donc consisté et ne consistera qu’en un immense effort afin de pouvoir transformer le Mal originaire en Bien futur». ¹²² Ainsi, plus cela ira mal, plus proche sera l’issue car plus les hommes seront acculés à choisir la survie, à trouver la volonté de «guérir». «C’est l’excès de mal, causé par l’anarchie qui oblige la société à chercher les lois éternelles de la raison; et à s’y soumettre». ¹²³ Le bonheur de l’humanité, enseigne le socialisme-rationnel qui avait une vision absolument noire du mal croissant à moyen terme, ne pourra se faire que «quand l’excès d’anarchie a forcé de reconnaître la nécessité du droit réel; a forcé de le chercher, de le trouver et de l’établir». ¹²⁴

Un raisonnement contigu est que certains maux scandaleux dont la société est grevée et dont, loin de pouvoir se réformer, elle ne peut empêcher la progression, amènent à déduire que celle-ci porte «dans ses flancs» un germe de dissolution inévitable. La Rome de la décadence sert de parallèle et de preuve reportée sur le présent: les signes généraux qui ont annoncé la chute de l'Empire romain se retrouvent dans la France du XIX^{ème} siècle, assure-t-on, «avec une frappante ressemblance». ¹²⁵ Le spectacle désolant de l'ignorance, de la misère, de la prostitution indigne, mais il invite aussi à conclure que «tout ordre social dans lequel persistent ces signes hideux est fatalement condamnée à périr». ¹²⁶ Il faut préparer «un ordre nouveau» ¹²⁷ non parce qu'une société mauvaise *mérite* d'être détruite, non parce que le mal scandalise la conscience humaine, mais parce que ce mal croissant annonce la décomposition prochaine d'un système devenu fondamentalement inviable. La société telle qu'elle organisée, criminelle et absurde, ballottée de crise en crise peut-elle continuer longtemps à exister? C'est la question à laquelle on réplique unanimement: non, le monde actuel est mauvais de bout en bout; il va disparaître bientôt et d'un coup, il ne peut être renouvelé que par une catastrophe, bienheureuse et fatale. «Qu'il crève donc, le monstre, si, avec lui, s'en vont pour toujours les grandes douleurs et les hontes de l'humanité!» ¹²⁸ (D'où l'hostilité motivée des révolutionnaires de tous les temps à l'égard de réformes fallacieuses qui ne feraient que «prolonger l'agonie».)

Par ailleurs, à mesure que la lutte des classes s'envenime et que l'exploitation s'étend, les exploités deviennent plus résolus et plus hardis. Ainsi, le système, par l'excès même de l'oppression qu'il fait subir, contribue-t-il à sa propre ruine. Ainsi se dessine un renversement axiologique qui rappelle le topos de la *Felix culpa*: le bien définitif sortira nécessairement de l'excès du mal comme la révolte sortira de l'exploitation aggravée. Dès lors, le spectacle du mal est finalement roboratif pour le militant conscient: «La Révolution viendra quand ce désordre ainsi que l'oppression politique et économique et la misère seront devenus intolérables». ¹²⁹ La politique du pire pouvait d'ailleurs résulter de cette sorte d'analyse: puisque les choses vont de plus en plus mal et que pourtant la société mauvaise subsiste et que les masses restent passives, mettons notre espérance dans une recrudescence de la misère et de l'oppression qui seule conduira le peuple à la révolte: «Ah! S'il faut pour rendre enfin l'homme à lui-même, pour exaspérer et faire rugir les masses, s'il faut une recrudescence de despotisme et d'exploitation, que la barbarie vienne dans ce qu'elle a de plus atroce: nous l'appelons de tous nos vœux». ¹³⁰

Il est permis d'être sensible au caractère religieux, eschatologique, des prophéties d'agonie sociale qui traversent les décennies modernes, mais ces prédictions sont issues non de révélations, mais de raisonnements censés basés sur une accumulation de faits. Raisonnements bizarres car ils relèvent d'une preuve par le «pas encore» (le *Noch-nicht* d'Ernst Bloch): il *manque* quelque chose à la société – la justice, l'égalité, la civilisation, la raison – et cette société est jugée à l'aune de cet élément salvateur mais encore absent. «M. Arago (...) prétend que la souveraineté de la raison est irréalisable; et, *quant à présent*, je pense comme lui», admet Louis de Potter.¹³¹ La civilisation n'est «pas encore» et la barbarie présente est évaluée à l'horizon de son absence, si je puis dire.

Le capitalisme creuse sa propre tombe

Le marxisme développe sa variante du raisonnement sur le bien définitif sortant du mal accru: le système capitaliste, suivant sa pente ou sa fuite en avant, aggrave fatalement et étend son exploitation. Le capitalisme devient de plus en plus insupportable tout en roulant à sa perte. Les capitalistes, ces voleurs, creusent «leur propre tombe»: en intensifiant l'exploitation, ils travaillent sans le savoir à leur chute. C'est «l'orgueil du capitalisme» qui prépare la révolution.¹³² Des entrailles de la société mourante va sortir par un «douloureux enfantement» la société future: la plus célèbre *métaphore* marxienne résume le raisonnement-clé du socialisme, celui qui métamorphose l'horreur en espérance.

Le socialisme scientifique analyse en effet deux processus concomitants qui n'auront ni fin ni cesse où plutôt qui ne cesseront qu'avec l'effondrement du système: la prolétarianisation et la concentration. Il n'y aura bientôt plus qu'une poignée de gros capitalistes et une écrasante majorité d'exploités, réduits à la portion congrue, les «couches intermédiaires», ruinées par la concentration capitaliste, tombant peu à peu dans le prolétariat. Les guesdistes se sont bornés à confirmer inlassablement la thèse de la prolétarianisation, à répéter que «le peuple français souffre d'une misère croissante».¹³³ «La situation misérable des travailleurs s'aggrave de plus en plus, car les effets pernicioseux du capitalisme augmentent.»¹³⁴ Ces constats, loin de désoler, permettaient d'envisager à court terme l'effondrement du système. Expropriation des travailleurs indépendants, des petits paysans et des petits capitalistes, *concentration* industrielle et prolétarianisation générale, étalement de monopoles, cartels et trusts mondiaux de plus en plus puissants et de moins en moins nombreux, crises économiques de plus en plus formidables jetant sur le pavé de nouveaux misérables, et au bout de tout ceci, crise ultime, effondrement du système – et appropriation collective des moyens de production. Le

capitalisme, perclus de contradictions, *Zauberlehrling*, apprenti-sorcier incapable de diriger les forces productives qu'il a déchaînées, s'est condamné lui-même à périr; dans sa rage d'accumulation, il travaille ainsi à son insu pour le collectivisme, son adversaire et successeur inévitable. Au fur et à mesure qu'il se développe, il accumule les conditions qui rendent inévitable son effondrement. La logique décrite dans le *Capital* est celle d'une suite d'effets pervers corrigés par une fuite en avant vers la crise finale: le capitalisme surproduit, ceci entraîne la baisse tendancielle du taux de profit, pour corriger ceci, il surproduit derechef etc. Mais tout en préparant sa ruine, le capitalisme développe le monde comme jamais auparavant, il est à la fois un apprenti sorcier qui travaille à sa perte et un «merveilleux magicien qui a su faire surgir du sein du travail social où elles dormaient, l'infinité des forces productives humaines.»¹³⁵

L'aggravation continue de l'exploitation capitaliste invitait à raisonner en se réjouissant du pire. «Accueillons donc avec plaisir toutes les turpitudes, toutes les fautes, tous les crimes de la Société bourgeoise. Elle proclame elle-même sa propre déchéance et hâte le terme de son règne».¹³⁶ Plus le capitalisme semblait puissant et plus ses victimes étaient nombreuses, plus l'effondrement était proche. La concentration capitaliste telle qu'on la voyait progresser au tournant du siècle, c'était le capitalisme dans toute sa hideur, *mais aussi* la certitude en acte de sa chute prochaine et la preuve immanente que le socialisme n'était pas issu d'une indignation morale, mais d'une extrapolation scientifique.

Le capitalisme va donc à la ruine, mais en outre – ce qui est roboratif et même amusant – il «travaille à sa propre ruine»: ses crimes mêmes, ses «turpitudes» hâtent «le terme de son règne». Sa déchéance morale préfigure sa déchéance matérielle. Les classes dirigeantes se font, les pauvres, les «agents inconscients» de la Révolution qui vient et qui les «balayera». C'est un *topos*, repris par Marx, dont le socialisme répète avec délice les métaphores: le régime banni «forge les armes» qui serviront à le détruire et, pour revenir à la métaphore médicale, il «sécrète les miasmes» qui précipitent son agonie. La bourgeoisie «travaille ainsi pour nous», révolutionnaires. La «science» socialiste s'appuie sur cette conviction dont elle tire le corrélat qu'il suffira de mettre fin à l'appropriation privée des moyens de production pour que «disparaissent» les abus et les désordres sociaux quels qu'ils soient. *Felix culpa*, une fois encore, le capitalisme sur le déclin facilitait les choses. À force de s'être concentré en très peu de mains, le Capital pourra être socialisé sans peine, être confisqué aux derniers capitalistes pour être approprié au nom du peuple par l'État du Travail. Pour Gabriel Deville, son traducteur-résuméur, tout le marxisme est dans le constat établi par Marx dans le *Capital*

que la contradiction croissante entre le mode de production et le développement des forces productives va déterminer un changement du mode de production (et un changement juridique du principe d'appropriation). «Ce n'est pas nous qui avons condamné la forme individuelle de la propriété, repète Jules Guesde, c'est le machinisme, ce sont les forces productives gigantesques déchaînées par la science.»¹³⁷ Le capitalisme entretemps continue à accomplir le sale travail historique d'accélération impitoyable du développement mais «l'immense accroissement des forces productives et la puissante concentration de tous les moyens de communication»¹³⁸ qui ne bénéficient pas au prolétaire actuel, seront, demain, la base du bonheur productiviste de l'humanité. Il fallait détester peut-être, sentimentalement, le capitalisme tout en souhaitant, dialectiquement, qu'il progresse, en concentrant et prolétarisant à outrance, vers sa dernière étape: «Que le capitalisme arrive à sa complète maturité car il porte dans son flanc son héritier [voyez toujours cette image et ce vocabulaire – paraphrasés de Marx dont les guesdistes ne retiennent décidément que les *images*], le prolétariat émancipateur».¹³⁹

Les révisionnistes qui comme Bernstein, Georges Sorel, Eugène Fournière en France osèrent vers 1900 déclarer inexacte dans les faits la thèse de la paupérisation ou prolétarisation absolues ont été aussitôt taxés par les orthodoxes de trahison de la cause. La colère contre les «révisionnistes» peut s'expliquer: ils «s'alliaient», contre une thèse-clé de l'analyse socialiste, avec l'ennemi bourgeois. Le principal argument des polémistes libéraux visait en effet depuis les années 1880 cette thèse de la «paupérisation croissante», thèse précise et qui paraissait aisément falsifiable puisque chiffrable et censée s'apprécier «en temps réel».¹⁴⁰ Les polémistes libéraux croyaient être sur un terrain ferme où les faits, les statistiques démentaient incessamment la thèse de la paupérisation, «l'amélioration incessante du sort de tous, triomphent-ils, prouve que c'est le contraire qui est la vérité».¹⁴¹ La thèse complémentaire de la *concentration industrielle* ne résistait pas non plus, selon eux, aux statistiques. «Marx est parti de fausses prémisses. Il croyait que la propriété allait se concentrer en quelques mains, il se trouve qu'elle s'éparpille entre toutes.»¹⁴² Entre la Commune et la Grande Guerre, ils ont accumulé les chiffres pour démontrer que la prospérité générale augmentait, que les travailleurs en bénéficiaient, que l'enrichissement loin de se concentrer s'étendait à de nouvelles «couches» sociales, que les salaires augmentaient, que les heures de travail avaient diminué, que le nombre de petits propriétaires croissait. Vilfredo Pareto, Paul Leroy-Beaulieu s'efforcèrent de montrer avec des statistiques que c'est le capitalisme qui tend «naturellement» à plus d'égalité économique. Ces analyses ont suscité des batailles de chiffres sans que les positions des uns et des autres fussent ébranlées. «Ce serait bien mal

connaître son monde, si l'on s'imaginait que ces nombreuses réfutations ont une prise sérieuse sur la partie militante de la classe ouvrière. La vérité est qu'elle n'en ont aucune.»¹⁴³

«Effondrement» et «agonie»

Il «craque», le vieux monde: la propagande disposait d'une première métaphore: celle de l'édifice qui menace ruine et va «crouler». «Ça craque de partout!» De même pour les anticléricaux, l'édifice religieux, «lézardé, ruiné, ébranlé sur sa base, condamné par la science, par la raison»,¹⁴⁴ allait s'effondrer d'un seul coup. *Chute, effondrement, aussi faillite, banqueroute* du système, mais la métaphore prépondérante est celle de l'*agonie*. C'est celle qui a le plus réjoui et qui permettait les plus riches variations: le capitalisme, dangereux en ses «derniers soubresauts», était un malade *incurable*. Dès 1848, les secousses économiques et politiques de plus en plus fréquentes sont métaphorisées en «crises» d'un organisme voué à la mort: «De révolution en révolution, la société marche à sa ruine, comme un malade, de secousse en secousse, à sa mort».¹⁴⁵ La société mauvaise porte depuis toujours des «germes de mort» et maintenant, voyez, ce n'est pas joli, elle «tombe en putréfaction», elle en est «à son dernier râle», à son «dernier hoquet»... Classe «gangrénée», la bourgeoisie «agonise» aussi avec le «vieux monde», avec la «société mourante» qu'elle a dominé et qui «craque de toutes parts»; le monde bourgeois en est «à son dernier râle», mais dans les «spasmes» de la fin, dans «les affres» de son agonie, il peut encore être dangereux, avertissait-on aussi, pour éviter de donner un tour trop euphorique au diagnostic. Au chevet de l'ennemi mourant, le militant ne pouvait éprouver aucun sentiment de deuil:

Nous assistons à l'agonie d'un monde qui finit. On ne rit pas que nous sachions en face d'un moribond. Toutefois sur sa dépouille nous ne verserons pas un pleur car cette mort, c'est la continuation de la vie.¹⁴⁶

Le socialisme est «l'enfantement d'une nouvelle organisation», enfantement qui s'opère dans l'«agonie d'une société».¹⁴⁷ La métaphore de l'agonie est en fait plus complexe, plus fantastique: elle est celle de l'**enfantement dans l'agonie**, métaphore chère à Marx qui ne l'a pas inventée, chez qui elle joue le rôle d'un dispositif *argumentatif* justifiant la violence révolutionnaire ... de sorte qu'il n'est pas faux de conclure que Marx a plus fourni des métaphores au discours du mouvement ouvrier qu'il ne lui a fourni de concepts! La société mourante porte dans ses flancs la société nouvelle. Métaphores d'origine *gothic*, comme celles

du spectre qui hante l'Europe, de l'apprenti sorcier, du fossoyeur, du forgeron forgeant l'arme qui le tuera, du capitalisme «vampire».¹⁴⁸ Métaphore religieuse aussi, le romantique Esquiros le dit, bien avant Marx, parlant de la révolution prochaine, «l'attente du dernier jour est souvent comparée dans les Écritures à l'état d'une femme grosse».¹⁴⁹ Image d'une inquiétante étrangeté – celle d'une agonisante qui accouche, dans le sang et la sanie, d'un enfant sauveur – mais aussi, image-argument: de même qu'une gestation ne saurait que «venir à terme», de même la Sociale est portée «dans les flancs» du Vieux Monde et elle verra nécessairement le jour, *mais* il faut en attendre la maturation. Dans la version déterministe de l'histoire couplée au souci de discipline de parti, ceci veut dire à l'adresse des excités qu'on ne saurait «hâter» l'accouchement historique, qu'il faut savoir attendre la «venue à terme» qui sera concomitante de l'agonie de la patiente. Que de fois le propagandiste a répété que «selon l'expression de Karl Marx, les révolutions sont les accoucheuses des sociétés».¹⁵⁰ Ici encore la propagande démontre – par la *via facilis* du trope – que si la Révolution est fatale, si elle est «enfantée» par les contradictions du capitalisme, cette révolution ne se fera pourtant pas toute seule, que la mobilisation du prolétariat organisé, accoucheur aux forceps d'une agonisante en parturition, se fera dans le sang et la violence.

L'inéluctable révolution

Avant février 1848, sous la Monarchie de juillet, les premiers socialistes disaient que la révolution sociale était «fatale», mais dans un autre cadre de pensée et avec d'autres attendus que ceux du futur «socialisme scientifique»: elle l'était parce que la coupe était pleine, qu'à quelques heureux (ou qui croyaient l'être) s'opposait une multitude de misérables, parce que le peuple était las de souffrir, que la société inique avait «fait son temps» – et parce que l'Humanité ne pourrait plus supporter longtemps ce système criminel vu qu'elle disposait désormais d'une doctrine d'égalité et de fraternité tellement belle que celle-ci ne pouvait manquer de prévaloir. Le bourgeois égoïste dormait, le tocsin allait le réveiller; «ces bonnes gens qui dorment tranquilles, c'est drôle! Patience! Un nouveau quatre-vingt-neuf se prépare», s'exclame Deslauriers dans *L'éducation sentimentale*.¹⁵¹ L'insurrection, la révolution sont les légitimes expressions de la colère des masses car «contre l'oppression», les bourgeois de naguère le disaient et leurs descendants l'avaient un peu oublié, «l'insurrection est le plus sacré des devoirs» et la force mise au service du droit est absolue d'avance. Cette révolution serait la bonne parce que le peuple disposait enfin d'un programme précis dont le succès était assuré: «les révolutions avortent, expose le fouriériste Toussenel, par défaut d'un programme révolutionnaire formulé d'avance, par défaut d'un programme en partie double, contenant

le chapitre des institutions à démolir, en regard de celui des institutions à créer». ¹⁵² Les révolutions antérieures avaient été toujours à recommencer, mais cette révolution, éradiquant tout le mal, sera la dernière, «la première révolution vraiment sociale et populaire comblera réellement et à tout jamais l'abîme des révolutions». ¹⁵³

Dans les écrits d'avant 1850, la révolution sociale qu'on prévoit et qu'on attend n'est pourtant pas nécessairement insurrection, barricades, coup de force; si ce n'est du côté des conspirateurs blanquistes, personne parmi les faiseurs de systèmes sociaux n'avait envie de recommencer quatre-vingt-neuf et quatre-vingt-treize. «C'est un faux prophète celui-là qui chante un avenir dont la guerre civile serait l'avant-coureur», écrit une fouriériste. ¹⁵⁴ Mais la révolution est, en son essence sémantique, «une *accélération extraordinaire* du mouvement dans le progrès continu et indéfectible de l'Humanité» – ce que définit fort justement Proudhon. ¹⁵⁵ Car la révolution est *progrès*, elle supprime un obstacle et fait gagner du temps à l'humanité, elle est «une explosion du progrès comprimé», définit un socialiste de 1850. ¹⁵⁶ La révolution promet l'éradication soudaine des maux, la destruction du monde injuste, la reconstruction sur ses ruines d'une société bonne en même temps qu'elle est une sorte de Jugement dernier séparant les coquins des justes. Rupture dans l'histoire, abolition du mal, recommencement de tout, la révolution promet aux malheureux un «rien en sera plus comme avant». On ne peut empêcher une révolution, nul ne peut s'y opposer parce qu'elle est «un effet de la nécessité» et que prétendre l'arrêter, c'est défier le destin. ¹⁵⁷ Michelet, Hugo ne diront pas autre chose et absoudront aussi d'avance quelques épisodes violents au bout desquels l'humanité «s'aperçoit qu'elle a été rudoyée mais qu'elle a marché» (Hugo). La démocratie est une figure de la lenteur, de la continuité, du compromis; la révolution, quelque contenu violent ou pacifique qu'on lui donne, s'entend comme l'opération d'une *coupure radicale*, comme le «seul moyen» de tout changer d'un seul coup, de faire table rase. Avec la révolution, «la société aura marché de mille ans en un jour»: on comprend que les esprits sceptiques aient parlé de conte de fées, de «coup de baguette magique». ¹⁵⁸

Un spectre hante la France de 1840: la révolution prochaine. «Tout le monde prononce le mot *Révolution*, prévoit des *Révolutions*, annonce des *Révolutions*, demande des réformes pour éviter les *Révolutions*, ceux qui les déteste et les redoute comme ceux qui les aiment et les désirent, s'entretiennent de *Révolution*». ¹⁵⁹ Tout à fait hostile aux violences politiques et aux insurrections («l'abondance ne sortira pas des ruines», écrit un de ses disciples ¹⁶⁰), comptant sur l'exemple édifiant des premiers phalanstères pour instaurer dans le monde le système sociétaire, Charles Fourier ne prédisait pas moins un changement à vue, un renversement

imminent: «Nous allons être témoins d'un spectacle qui ne peut se voir qu'une fois dans chaque globe: le passage subit de l'incohérence à la combinaison sociale». ¹⁶¹

Dans les classes privilégiées, il est vrai, nul ne comptait sur un scénario pacifique si les «rêveries» socialistes s'emparaient des masses. Tous les penseurs, tous les publicistes, les journalistes, de la Restauration à la Troisième République se sont fait peur en s'accordant sur une prédiction: que l'insoluble et menaçante «question sociale» conduisait l'Europe, visiblement incapable de la résoudre, à une conflagration civile à côté de laquelle 1789 aurait été une amulette. Agathon de Potter, dans une série de numéros de *La Philosophie de l'avenir* en 1886, a publié une anthologie de ces philosophes, juristes, économistes qui prédisaient une révolution imminente, pour s'en alarmer et non s'en réjouir. ¹⁶² Ce ne sont pas seulement les révolutionnaires qui ont montré la société bourgeoise comme courant à l'abîme, ce sont les bourgeois eux-mêmes de tous les partis, les réactionnaires, les libéraux, les philanthropes, les progressistes. Ils ont réclamé pour conjurer la catastrophe des réformes radicales, ou, selon leur degré d'effroi et de panique, souhaité une répression préventive féroce. Après 1871, la Commune de Paris a servi *d'unité de mesure* aux prédictions de plus en plus alarmistes: la prochaine guerre sociale serait «dix fois», «cent fois» plus effroyable que la Commune. Il faudrait périodiser ces avertissements, ces cris d'alarme adressés aux «classes éclairées», les pressant souvent de prévenir le désastre par de «larges réformes» pour n'être pas «emportées par le torrent».

Le socialisme révolutionnaire, tel qu'il se réorganise sur de nouvelles bases après la Commune, hérite de la thématique de la révolution inéluctable et imminente, mais avec *deux* grands changements. Si le socialisme romantique avait été «utopique» comme le qualifie Engels en 1877, il avait été aussi, je viens de le rappeler, plutôt pacifique, absolvant d'avance quelques épisodes un peu agités sans souhaiter la mise à feu et à sang générale; la nouvelle «science de l'histoire» au contraire démontrait la nécessité et la fatalité d'une révolution *violente*, culmination des luttes sociales, accoucheuse du régime collectiviste. «Ainsi la période utopique du socialisme fut pacifique. La période scientifique adopte la tactique révolutionnaire», écrit le marxiste Charles Rappoport. ¹⁶³

Second et plus décisif changement de raisonnement entre les deux phases des Grands récits: dans le socialisme scientifique, c'est la société mauvaise même qui a préparé toutes les conditions pour qu'en naisse une société juste, pour qu'elle «l'engendre». Le discours prédictif se déplace, il n'est plus tant dans l'annonce d'une révolution prochaine par un

peuple exaspéré, las de souffrir de la misère, que dans la démonstration, inspirée par Marx, de *l'effondrement fatal* du mode de production capitaliste, avec dans la foulée, un dernier «coup d'épaulé» révolutionnaire que donnera le prolétariat à un système condamné et pourri. Qu'elle se produise «tôt ou tard», la chute inéluctable du système est démontrée par les lois de l'histoire, elle résulte du «jeu naturel» des forces économiques et l'instauration ultérieure du collectivisme ne découle pas moins de ce «jeu». La révolution n'aura ainsi qu'à accomplir ou confirmer politiquement ce qui est dans la logique de l'évolution économique. Elle supprimera en droit la propriété privée des moyens de production parce que cette logique l'aura déjà rendue inutile dans les faits. La dernière crise du capitalisme déclenchera la révolution, ou plutôt il ne sera à propos de la déclencher que parce que la crise ultime sera diagnostiquée. Cette crise ne saurait tarder. L'avant-dernier chapitre du *Capital*, après des pages arides de chiffres et de calculs, transfigure Marx en prophète scientifique: «L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés. (...) La production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature. C'est la négation de la négation.» Le changement se produit alors avec la «fatalité de la pierre qui tombe», autre image marxienne que les socialistes ont bien retenue.

Le propagandiste ouvrier devient, à ce stade, la main invisible qui trace le *Mané, thécel, pharès* sur le mur de la salle de festin bourgeois. La propagande martèle cette conviction ou plutôt elle expose ce *savoir scientifique*; il suffisait en effet d'en convaincre les masses pour que ce savoir les arrache à leur torpeur résignée:

FATALITÉ DE LA RÉVOLUTION SOCIALE – Considérable est la foule ignare qui – dans le prolétariat comme dans la grande et petite bourgeoisie – nie l'inéluctabilité d'une transformation sociale à une époque plus ou moins rapprochée [...] ¹⁶⁴

La moitié de la fameuse brochure d'Engels compilée par Lafargue, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, est consacrée au *récit* de cet effondrement inévitable du système capitaliste et à une Révolution *dans la foulée*, solution politique des antagonismes engendrés par le système même. «Le prolétariat saisit le pouvoir politique et transforme, au moyen de ce pouvoir, en propriété publique, les moyens de production sociaux qui échappent aux mains de la bourgeoisie.» Ainsi, au bout du processus économique en marche, un rôle, tenu mais décisif, est réservé à la classe exploitée, «accomplir cet acte qui affranchira le monde,

voilà la mission historique du prolétariat moderne.»¹⁶⁵ Transformant en propriété d'État la propriété privée des moyens de production, le prolétariat abolit les conflits de classes et «s'abolit lui-même» en tant que classe. Comme il n'y a plus d'exploités à réprimer, l'État disparaît à son tour pour faire place à une technique «administration des choses».

Mais on le voit bien, si dans cet avatar du Grand récit, la révolution est et demeure «fatale, inéluctable», si son avènement tient toujours à la force des choses, c'est que quelque chose d'autre est encore plus fatal et préalable et que son déclenchement en dépend, quelque chose d'autre qui fait que cette révolution n'est plus qu'une conséquence logique, qu'une dévolution contingente à la limite: la «chute», l'«effondrement» du système capitaliste incapable de se réformer et de surmonter ses contradictions, la *dernière crise* (économique) d'un organisme malade.¹⁶⁶ Si la révolution ne devait être que l'épiphénomène d'une implosion du capitalisme, de ce moment où la production croissante ne pourrait plus tenir dans «l'enveloppe» de la propriété capitaliste, le rôle actif du prolétariat devenait bien ténu! Il suffisait en tout cas d'attendre, c'était «affaire de temps» et le mouvement révolutionnaire ne pouvait anticiper sur le moment de cette ultime crise.¹⁶⁷

Le socialisme n'est pas un idéal

Les lois découvertes par Marx permettent de prédire scientifiquement l'avenir des sociétés, le passage du capitalisme au collectivisme (puis au plus lointain communisme). Le socialisme scientifique est un discours *prédictif* alors que ses prédécesseurs utopiques exprimaient (censément) des idéaux humanitaires et des espoirs sentimentaux. Il analyse les «bases matérielles» de la société, ayant renoncé à ne croire plus que le facteur décisif de la marche historique soit l'intelligence, la bonne volonté des hommes, ni «les inclinations des masses».¹⁶⁸ Le socialisme est devenu une force historique, «non parce qu'il représente un idéal social supérieur, mais parce que la production capitaliste a créé des forces productives qui ne peuvent être employées que collectivement.»¹⁶⁹ Ce déterminisme économique, c'était le grand progrès apporté par le marxisme aux conceptions idéalistes de ses prédécesseurs, «ce qui caractérise par dessus tout le socialisme moderne, c'est qu'il sort directement des faits. Loin de reposer sur des jugements imaginaires, d'être une aperception plus ou moins utopique d'une société idéale, le socialisme n'est aujourd'hui que l'expression théorique de la phase économique actuelle de l'évolution humaine».¹⁷⁰ Le socialisme est le «reflet» de cette évolution.

Il résulte de ce déterminisme un déni de toute *éthique* de l'action et le socialisme scientifique se félicitait du reste de s'être débarrassé de considérations morales. Les socialistes, exposaient, fondent leurs revendications «non sur des sentiments de morale, de justice et d'égalité» (comme jadis),¹⁷¹ mais sur des lois historiques, sur des constats objectifs, corroborés par des indices convergents – dénégation qui est au cœur du socialisme scientifique. Vers 1840, les réformateurs ne pouvaient attendre le succès de leur projet que de ce qu'ils appelaient leur «confiance en l'avenir». Le triomphe de la justice «me paraît si certain», écrit Cabet.¹⁷² Le socialisme moderne, pose au contraire le marxiste Paul Louis, «n'écrit pas: *ceci est juste*, mais: *ceci doit advenir*».¹⁷³ Cette proposition me semble une clé. Telle est la vision marxiste-déterministe de la Deuxième Internationale: le socialiste est au service d'une fatalité historique et tant mieux si, par une rencontre inattendue, elle accommode les *desiderata* des exploités. «C'est donc la *volonté aveugle* des faits qui pousse les sociétés vers l'ordre collectiviste», écrit-on par exemple.¹⁷⁴ Il suffisait de raisonner *a contrario* pour montrer que si cette évolution aveugle n'était pas attestée et démontrée, le socialisme eût bel et bien été une *utopie*, «si la fortune s'éparpillait en des mains de plus en plus nombreuses (...), si les grosses maisons capitalistes n'augmentaient pas en nombre (...), le socialisme, ne reposant sur aucune base solide et réelle, n'existerait pas et ferait vite place à un vague humanitarisme philanthropique».¹⁷⁵

Qu'on songe pour clore ce point à la Onzième Thèse sur la philosophie de l'histoire (*Über den Begriff der Geschichte*) de Walter Benjamin qui dit le danger *moral* de ce déterminisme historique qui poussait au fatalisme et à la passivité: «Rien ne fut plus corrupteur pour le mouvement ouvrier allemand que la conviction de nager dans le sens du courant.»

Le désir de révolution

Au milieu de cette évolution scientifique, plusieurs choses pourtant persistent indéfiniment des «rêves» utopiques de jadis. L'image, d'abord, d'un *changement à vue* subsiste, en dépit d'efforts de rationalisation, dans le socialisme scientifique. La révolution quand on spéculé sur elle, n'est pas un long processus, une suite de mesures étalées dans le temps, elle change tout du jour au lendemain à peine d'échouer, «la révolution, dit Guesde, est perdue si elle n'aboutit pas 48 heures après sa victoire».¹⁷⁶ Je lis sous la plume de Lucien Deslinières, figure notable de la SFIO, ce propos curieux parce que le «coup de baguette magique» sur lequel ironisaient déjà les conservateurs du temps de Louis-Philippe, est toujours bien présent:

Si invraisemblable que cela puisse paraître à quiconque n'y a pas mûrement réfléchi, le passage d'un régime à l'autre devra s'effectuer du jour au lendemain. On s'endormira en régime capitaliste, on se réveillera en régime collectiviste.¹⁷⁷

Dans le livre fort sérieux de deux figures éminentes de la CGT, Émile Pouget et Pataud, *Comment nous ferons la révolution* (1910), livre dont le titre confiant indique l'objet, «en un clin d'œil, les prolétaires sont maîtres de la situation, le parlement s'évanouit, le gouvernement s'évapore, l'armée se dissout...»¹⁷⁸ Ainsi, «la Révolution sociale viendra sur les ruines d'un monde pourri établir le règne de la Justice.»¹⁷⁹ Le déterminisme historique avec sa révolution *automatique*, l'analyse économique avec ses «lois» ne sont pas non plus venus à bout d'un *éthos* qu'on peut qualifier de désir mystique de violence purificatrice. En abordant l'objet *Révolution*, on ne rencontre pas seulement en effet un projet ou une prédiction politiques, on aborde le thème le plus chargé de croyances, de pathos, d'affects – pour le dire en un mot, de *religiosité*. Ce n'est pas par hasard que c'est en ce secteur que les affrontements entre anarchistes, syndicalistes-révolutionnaires et socialistes plus ou moins radicaux se font à la fois les plus véhéments et les plus obscurs. Ils emportent avec eux d'insurmontables divergences de sensibilité. Pour beaucoup, la Révolution prochaine, c'est d'abord l'espérance de la vie, c'est d'abord *un mot* qui émeut, qui transporte:

Révolution! Mot sublime qui fait pâlir d'effroi les oppresseurs et exploités du genre humain, et en même temps jette la sérénité sur le visage des exploités et opprimés, leur donnant l'espérance de voir la chaîne de l'esclavage qui les lie se briser et voir enfin un terme aux souffrances qu'ils endurent et à la misère qui les accable.¹⁸⁰

Ô Révolution, transformation totale des choses, affranchissement, liberté, voie ouverte vers la perfection, l'humanité qui souffre a les bras levés vers toi, elle t'attend!¹⁸¹

Voici pour le lyrisme. Or, ce lyrisme est inséparable de l'apologie de la violence émancipatrice, de la force mise au service du bien. Au cœur de la polémique perpétuelle intra-socialiste, on rencontre la *violence*, – apologie de la violence pour les uns, volonté de l'éviter si possible pour d'autres. Il subsiste ici et là dans la propagande socialiste, tard dans

le XX^{ème} siècle, une mystique du bouleversement eschatologique accompagnée d'un pathos de mise à feu et à sang rédemptrice. Lisons un éditorial de *L'Égalité*, avril 1889, pour illustrer ce mot d'*eschatologie*:

Puissions-nous voir bientôt l'année splendide dont l'illumination sera l'incendie rouge de toutes les bastilles, casernes, couvents, prisons, bagnes industriels et l'abandon par tous les privilégiés de tous les privilèges!...¹⁸²

Ceci dit, le tableau anticipé de la violence n'était pas une rêverie "poétique" en marge de la théorie; la violence révolutionnaire avait évidemment pour elle les textes fondateurs. On connaît l'*explicit* du *Manifeste communiste*: «Les communistes déclarent ouvertement que leurs fins ne peuvent être atteintes sans le renversement violent de tout l'ordre social tel qu'il a existé jusqu'à présent.» Plus d'un siècle de gloses, réinterprétations, relectures casuistiques ou littérales accompagne ce propos – destiné d'abord à mettre fin aux illusions cher payées de la démocratie pacifique quarante-huitarde. Ce renversement violent et soudain de l'ordre social inique, inscrit dans l'avenir imminent, devient objet de théories, de débats, mais il demeure aussi, et pour certains il est d'abord, objet de désir et d'émoi. «Je n'ai plus qu'un désir, écrit Émile Pouget en lançant son *Père Peinard*, c'est de ne pas crever avant d'avoir vu la Sociale».¹⁸³

Intersignes de l'effondrement imminent

La fatalité de la fin du système une fois établie, il reste à scruter les signes prémonitoires de cet effondrement. Les *Paroles d'un croyant* de Lamennais sont une suite d'*intersignes*: la misère croît, l'oppression est inégalée, tout s'effondre, le Christ est proche – mais ce qui fait conjecturer mystiquement Lamennais est très exactement, sans autre changement que de phraséologie, la lecture du moment historique qu'on retrouvera au début du XX^{ème} siècle chez les socialistes et autres militants matérialistes. Encore aux prises avec «la vieille société», «la société mourante», encore exploité par elle, le militant a au moins le bonheur de collecter les signes annonciateurs de la chute du capitalisme. On repère cette lecture des intersignes dès les premiers écrits saint-simoniens où l'inspiration biblique reste perceptible en surface, la parousie est proche:

L'humanité est à la veille de grands événements; les signes précurseurs d'un cataclysme inouï sous le rapport politique, religieux et moral, apparaissent à l'horizon des choses humaines.¹⁸⁴

Le paralogisme du raisonnement sur les indices avant-coureurs n'est pas de constater des tendances, ni même de rapprocher des faits très dissemblables, c'est de les inscrire sur une asymptote régulière et croissante jusqu'à la culbute inévitable.

Depuis quelques années, des faits caractéristiques, exemples insignifiants encore, donnent la note aiguë qu'atteindront les soulèvements prochains: l'exécution d'un Watrin, la destruction des grandes usines en Belgique, l'incendie des fabriques à Amiens, les exécutions patronales en Westphalie, tous ces faits et bien d'autres sont de simples jalons. *Riches qui tremblez, ce n'est pas à tort!*¹⁸⁵

Le militant qui déchiffre «scientifiquement» les signes avant-coureurs de la chute du Système est convaincu que le bourgeois ne diagnostique pas moins de son côté la condamnation à court terme de sa classe, qu'il ne déchiffre pas moins sur les murs de la ville la formule fatidique tracée par l'Histoire: *Mané, thécel, pharès!* «Le capitalisme, conclut-on à toute époque, est maintenant entré dans sa phase de liquidation».¹⁸⁶ Ce qui convainquait le prolétaire devait aussi ouvrir les yeux au bourgeois. L'essayiste anarchiste A.-D. Laisant explique à son contradicteur bourgeois qu'il n'a qu'à observer autour de lui pour se convaincre que les révolutionnaires ont raison et que la société bourgeoise est condamnée à périr:

Qu'il regarde la situation du petit commerce en face des gros magasins. Qu'il fasse le compte des faillites. Qu'il énumère les diplômés crevant de misère, les employeurs d'hier devenant salariés, les cultivateurs, propriétaires d'un champ bien modeste il y a quelques années, aujourd'hui contraints de louer leurs bras.¹⁸⁷

Imminence de la crise finale

«La poire est mûre» avait balbutié à l'oreille de ses disciples Saint-Simon mourant.¹⁸⁸ «L'ère du bonheur humain est proche», prophétise vers 1900 le néo-malthusien Paul Robin.¹⁸⁹ À la nuit va succéder l'aurore. La conviction politique s'étend à un *éthos* existentiel qui s'exprime dans une autre métaphore omniprésente, celle de «l'aurore qui point»: le sentiment de vivre à la fin de la nuit, le regard tourné vers «l'aube»; le présent est obscurci par l'effondrement de l'ancien monde, mais pour qui scrute l'horizon, l'avenir lumineux pointe déjà:

La société bourgeoise marche à son déclin. [...] Partout les peuples se soulèvent. [...] Nous sommes en plein crépuscule, mais crépuscule qui précède le soleil levant.¹⁹⁰

L'horloge militante est bloquée quelques minutes avant une heure bien déterminée que le vieux poète communal Eugène Pottier a nommée: celle de la «*Lutte finale*» entre le mal condamné à disparaître et le bien émergent. La révolution déterminée par les lois de l'histoire est prochaine, même si on ne peut la dater: «l'heure va sonner» (et pour la classe dominante, c'est «le glas qui sonne»), «la solution est proche», «les temps approchent», «nous touchons au but»... «Le moment solennel pour toute l'Humanité est déjà venu», annonce Étienne Cabet.¹⁹¹ Vers 1840, le ton reste volontiers biblique: «Voici venir le temps annoncé par le prophète Joël. Voici ces jours de plénitude qui succéderont à la stérilité et à la grande apostasie...»¹⁹² L'écho millénariste est ici direct (socialiste chrétien, l'abbé Constant finira dans la peau de l'occultiste Éliphas Lévi) – qu'on songe aux vaticinations de Joachim de Flore sur la Nouvelle Jérusalem, le Second Avènement: «*Tempus prope est! Ecce appropinquat hora! Prope est, immo praesens!*»¹⁹³ Simplement, à l'abbé calabrais succède le théoricien du *Capital*: l'heure de la propriété capitaliste a sonné, les expropriateurs vont être à leur tour expropriés. À mesure que la grande industrie se développe, la bourgeoisie produit surtout «ses propres fossoyeurs». Il est frappant de voir souvent *panacher* en ce contexte le vocabulaire antique et le moderne: «Les temps sont venus conformément aux lois de l'évolution»...¹⁹⁴

Les progrès du socialisme, la lutte des classes qu'on peut voir «avivée», «exacerbée», la «crise universelle», tout annonce la banqueroute imminente de la classe capitaliste, la «débâcle» et, dans la foulée, la Révolution. Les «signes précurseurs» le démontrent: le capitalisme est «aux

abois»; un «pressentiment vague» oppresse les possédants, il va se transformer bientôt en «épouvante». «Combien d'années, de mois ou de jours pourra durer encore ce fragile édifice?»¹⁹⁵ Le militant, dans cette attente apocalyptique où le «moindre incident» pouvait tout déclencher, est tenu en haleine – de jour en jour en effet, pendant plus d'un siècle – répétant que «les temps sont proches». Tant de tribuns fameux et de militants obscurs ont proclamé un jour avec émotion: l'heure semble finalement venue, préparons-nous, nous touchons au but! – pour être contraints peu après de ranger la crise du moment au rang d'événement «précurseur» et d'attendre la prochaine. Toujours, on répétera qu'Elle vient «à brève échéance», que le temps qui passe nous y mène «insensiblement», qu'il faut en tout cas «se tenir prêt».

À mesure que l'idée progresse et que la conscience et la résolution du prolétariat grandissent, le bourgeois, croit-on constater avec satisfaction, s'est mis à trembler de tous ses membres. Il cherche à dissimuler sa frayeur devant la transformation sociale profonde qui se prépare, mais elle le hante, il devine la fin prochaine de son règne et qu'il faudra «rendre des comptes» au peuple vengeur. «Les exploiters de tout poil commencent à comprendre que désormais il faudra compter avec un élément habitué à courber la tête, que les beaux jours de la curée sont finis et qu'il faudra enfin passer par les volontés du serf d'hier», etc.¹⁹⁶ À chaque succès du prolétariat organisé, on voit la bourgeoisie «suer de peur». C'est un des *topoi* les plus roboratifs, celui qui montre l'adversaire de classe incapable de dissimuler sa panique grandissante. Jules Guesde se frottait les mains après le premier Premier Mai de 1890: «Tous les bourgeois se réveillent aujourd'hui avec une légère courbature de peur».¹⁹⁷ D'une fête du travail à l'autre, la panique des exploiters s'intensifie: «En 1906, la frousse bourgeoise fut portée à son comble».¹⁹⁸ «Le 1^{er} mai est le jour de la frousse bourgeoise».¹⁹⁹ On ne peut se retenir de faire encore plus peur à l'ennemi de classe s'il s'efforce de dissimuler l'intense frousse qu'on lui prête. D'où la topique de la menace au bourgeois dont le règne s'achève et de la vengeance inéluctable des parias, du prochain règlement des comptes, *Dies iræ!* – propos parfois relevés avec effroi et indignation dans la presse «bourgeoise», ce qui ne pouvait que réjouir les militants:

Vous n'y croyez pas, vous autres bourgeois, à ce jour de vindicte, vous souriez en entendant parler des revendications sociales. Prenez garde, il n'est pas très éloigné, ce n'est pas vos descendants, c'est vous même qui le verrez!²⁰⁰

Le prolétaire est devenu impavide et déterminé. Sa détermination seule «sème l'hystérie» chez les possédants. Un frisson de joie parcourt la propagande lorsqu'elle montre l'exploiteur qui a cessé d'affecter la jactance et la supériorité qui le caractérisaient: «La bourgeoisie a peur. Elle a conscience qu'elle va s'effondrer sous peu [...] Elle sait bien que c'est la fin, que le dernier combat est proche».²⁰¹

Bien des militants se sont même hasardés à chiffrer le temps d'attente avant la chute. L'anarchiste Charles Malato en 1889 assurait que «cela est affaire de quelques années seulement».²⁰² La même année, le vieux communaliste Dereure était prêt pour la lutte immédiate: «Cette année sera une année révolutionnaire; il faudra mettre la main à la pâte; je donnerai moi, le jour de la bataille, ce qui me reste d'énergie morale et de force physique. Vous, les jeunes, préparez-vous aussi»...²⁰³ Au 1^{er} janvier en guise d'étrennes révolutionnaires, la presse militante laisse régulièrement entendre que l'année qui commence sera la bonne: «La nouvelle année s'avance pleine d'espérance pour l'avènement de notre Idéal invariable»...²⁰⁴ Les délais variables ne changeaient rien, au fond, au *topos* de l'imminence. Jules Guesde, le coryphée du socialisme scientifique, a, en 1906, prédit la Révolution en France pour 1911. Divers éditorialistes se sont sentis portés à faire confiance à la science de Guesde: «L'échéance paraissait brève, mais les événements se précipitent»...²⁰⁵ (Au reste, Fourier, bien auparavant, avait aussi vécu dans l'imminence *datée*, «l'on pourra accélérer tellement l'entreprise qu'à la fin du printemps de 1808, écrit-il, la première *Phalange des séries progressives* entrera en exercice; et le chaos civilisé, barbare et sauvage se dissipera aussitôt par toute la terre...»²⁰⁶)

Cependant, il y avait un bémol à cette annonce de la révolution imminente. Une thèse contradictoire était répétée par les appareils de parti et les chefs responsables à l'adresse des têtes chaudes désireux d'en découdre séance tenante: «nul ne peut déterminer l'heure de cette révolution qui sortira fatalement des complications économiques et politiques»²⁰⁷; il n'est pas question de vouloir la «hâter»; surtout pas d'action «prématurée», rappelait-on aux exaltés, pas de geste impatient qui gâcherait la «maturation» des conditions historiques! Guesde, prêt, comme on a vu ci-dessus, à énoncer des conjectures «scientifiques» sur la date prochaine de la crise finale, rappelait néanmoins volontiers aux gauchistes de la SFIO que nul ne connaît le jour ni l'heure: «Que voulez-vous? La révolution sociale, je ne l'ai pas dans ma poche – ni vous non plus».²⁰⁸ Inévitable, prochaine même, la révolution n'arriverait pourtant qu'au bout d'un processus dont nul ne pouvait décider le terme exact; les mystérieuses Lois de l'histoire remplaçaient en ce contexte le mystère de la Providence. Une

révolution «ne se commande pas», rappelait les leaders aux têtes chaudes. En attendant – «comme Sœur Anne», ricanaient les anarchistes – il ne restait qu'à organiser le parti et à maintenir le militant en alerte mais «discipliné».

Entrevoir l'avenir indépassable

Ayant décrit les «étapes» du passé, déchiffré les tendances du présent, extrapolé la fin inévitable du Vieux monde, il reste à lire dans la même logique déterministe l'avenir. «Triomphe certain du socialisme»: ²⁰⁹ tout s'enchaîne, le collectivisme que la révolution instaurera après l'implosion du mode de production capitaliste n'est pas un remède spéculativement conçu pour se substituer à l'injuste régime de propriété privée capitaliste. Il «n'est pas une formule sortie du cerveau de quelqu'un, c'est une nécessité économique impérieuse» elle aussi. ²¹⁰ «Et comment ne serait-il pas inévitable puisque deux forces nous y mènent implacablement», l'égoïsme des exploiters et la révolte des exploités. ²¹¹ On en attestait notamment le fait que les penseurs bourgeois étaient unanimes à la prévoir, «une transformation sociale profonde se prépare. Tous les esprits dénués de préjugés le constatent...» ²¹² Le changement est entrevu même par ceux qui le redoutent. «Herbert Spencer l'a reconnu» [Spencer est le grand et pessimiste prophète libéral des progrès fâcheux de l'«étatisme» ²¹³], assurent les guesdistes partant du topos qu'une thèse est vraie que ses pires adversaires concèdent ²¹⁴. En ce sens, nul ne pourra s'y opposer, «cette expropriation de la bourgeoisie par le prolétariat organisé (...), il n'est au pouvoir de personne, ni d'une classe ni d'un César quelconque, de l'empêcher». ²¹⁵

Finalement, non seulement l'effondrement du capitalisme et la révolution prolétarienne dans la foulée étaient inévitables, mais le succès du système collectiviste qui devait leur succéder n'était pas moins garanti par «les phénomènes économiques eux-mêmes dont le développement conduit directement à la solution collectiviste». ²¹⁶ Dès qu'on adopte une attitude prédictive, on ne peut s'arrêter en un point donné car on en a *toujours déjà trop* dit. Si l'effondrement du système capitaliste est fatal et la révolution, sa conséquence logique, est-il certain que l'appropriation publique des moyens de production et d'échange réussira et qu'elle apportera le bonheur à l'humanité et supprimera tous les vices qu'on voyait dans la société actuelle? Il convenait, pour ne pas s'arrêter en bon chemin, de montrer que ce succès aussi était garanti par les lois de l'histoire et/ou conforme aux caractères de la nature humaine. L'évolution du capitalisme aboutit à son effondrement *donc* à la révolution *donc* à la mise en place inévitable du régime collectiviste. Épiphénomène de la crise finale

annoncée du système capitaliste, la révolution triomphante est tout aussi fatale qu'elle – et le succès du nouveau régime n'est pas moins certain puisqu'il sera impossible de ressusciter le mode de production capitaliste et que celui-ci a préparé le terrain. C'est donc le développement économique même qui «conduit directement à la solution collectiviste».²¹⁷ Le nouveau mode de production collectiviste mettra fin à ce qui était la *contradiction centrale* du système anéanti: «Il est évident que le mode de production étant aujourd'hui collectif et le devenant de plus en plus, le mode de répartition des produits le deviendra inévitablement aussi.»²¹⁸ Abolissant le régime capitaliste, le socialisme ou collectivisme découle automatiquement de la concentration que celui-ci opère: «le collectivisme n'est que le couronnement de cette concentration sortant, non de notre imagination, mais de l'ordre des choses».²¹⁹ La société capitaliste elle-même indique la voie à suivre et prépare le terrain. Le collectivisme, nous le verrons, est l'aboutissement du prodigieux développement industriel moderne, il est le «produit», le résultat de tous les efforts matériels et moraux des temps modernes. Il est une étape finale mais aussi une *conclusion*, la conclusion d'un mouvement invincible et toujours-déjà entamé. Le prolétariat «saisit le pouvoir» et transforme la propriété en propriété publique et tout est dit.

On assistera donc après la Révolution à l'instauration de ce «collectivisme» dont l'acte inaugural sera la «socialisation des moyens de production et d'échange» – c'est à dire leur dévolution à un «État ouvrier», «*Volkstümlicher Arbeitstaat*». Il favorisera une immense progression de la productivité. Il n'y aura plus ni lutte ni conflits majeurs entre les humains et, en ce sens, ce sera la fin de l'histoire.²²⁰ Le collectivisme, comme la révolution, est «fatal» parce qu'il est le seul ordre humain possible – moralement et pratiquement concevable et admissible – au-delà de la gabegie criminelle qu'est le capitalisme. «Le socialisme, outre les forces matérielles croissantes dont il dispose, a pour lui la force des choses [...]. Il est le seul ordre social désormais possible».²²¹

Arrêt sur image.

Lorsque Karl Kautsky, chef et théoricien de la social-démocratie allemande, publie en 1904, *Am Tage nach der sozialen Revolution*, description «scientifique» de la société qui allait sortir de la prochaine révolution prolétarienne²²², l'économiste libéral français Eugène d'Eichthal publie tout un livre pour démontrer que cet ouvrage n'est pas de science mais de pure «mystique» – thèse qui parut aux socialistes une «attaque» particulièrement malveillante et sournoise:

Ici nous sommes dans le domaine de la poésie ou du mysticisme, et non plus sur le terrain des réalités sociales. Mais jusqu'à ce jour aucune religion poétique ou mystique propre à transformer la nature humaine (...) n'est partie d'une «conception matérialiste» de l'existence, comme celle qui, depuis Karl Marx, sert de base à toutes les déductions collectivistes.²²³

L'étape finale n'était pas moins inéluctable et triomphante dans les autres Grands récits. Pour Kropotkine, «l'abolition de l'État, de ses lois, de son système entier de gérance et de centralisation devient aussi une nécessité historique.»²²⁴ L'anarchie n'est pas moins «le résultat inévitable des tendances actuelles».²²⁵ Elle est aussi la conclusion d'un processus commencé «et rien ne l'arrêtera».²²⁶

Une fois encore, l'idée que l'avenir «est une conséquence nécessaire des progrès accomplis jusqu'à nos jours», comme le dit un saint-simonien, cete idée naît avec les Grands récits. L'établissement du système de Saint-Simon est simplement une «loi de fatalité» disent-ils sous le règne de Louis XVIII.²²⁷ Et pour Comte, la «loi d'évolution» qu'il avait découverte démontrait «la marche vers l'état positif».²²⁸

Socialisme ou barbarie

Après avoir démontré que les lois de l'histoire conduisent nécessairement au nouveau régime, les prophète sociaux ont pourtant, à de certains moments, tous admis une alternative, une autre possibilité, une autre voie que pouvait prendre l'humanité, mais cette voie était celle du suicide social! Le socialisme logocratique doit venir régner sur le monde «sous peine de mort sociale dans le gouffre de l'anarchie», formule sombrement Colins.²²⁹ «La France s'abîmera dans l'anarchie ou l'égalité des conditions sera réalisée avant un demi-siècle».²³⁰ «Le communisme avec la Paix, la Fraternité et le bonheur de tous; ou le despotisme avec la guerre, l'oppression et la misère: ce sont les deux uniques issues de la situation actuelle», telle est l'alternative pour Cabet.²³¹ Les gouvernements opteront pour le Système rationnel, se convainc Owen, «pour éviter d'être plongés dans l'anarchie, la guerre civile ou la destruction.»²³² Pour Wronski, le messianisme s'établira ou bien ce sera la chute dans «l'affreux précipice où ira s'engloutir l'humanité».²³³ Auguste Comte offre trois choix à ceux qui refusent la Sociocratie: «un ténébreux et irrévocable despotisme», «une indéfinissable et

imminente anarchie», ou bien «une déplorable alternative périodique de l'un et l'autre état».²³⁴

«Socialisme ou barbarie»: cette alternative a été développée par Engels et reprise par Karl Kautsky. Elle exclut un déterminisme absolu: la société présente étant condamnée, les humains aspirant à un monde nouveau et les signes avant-coureurs de l'effondrement abondant, ce monde de bonheur et de justice est *possible*. Il n'est pas absolument certain. Tout ce qui est certain, c'est que le système actuel ne peut plus durer. Mais un dérapage est possible, il y a un autre «scénario» comme disent les médias de notre siècle. La «barbarie», selon Engels; la «mort sociale», selon Colins. Les humains se convertiront à la religion rationnelle et ils établiront la Société future, «la foi absolue doit renaître; ou, la vérité absolue doit apparaître; ou, l'ordre cesse d'être possible».²³⁵ «Nous sortirons *nécessairement* du doute; ou, l'humanité périra».²³⁶ Les grands militantismes ont une solution à offrir à l'humanité. Ils savent que, dans le pire des cas, leur solution pourrait ne pas prévaloir et ils tiennent à avertir leurs contemporains, «la vérité doit être socialement reconnue ou la société doit retourner à la sauvagerie».²³⁷ Les arguments du tout-ou-rien servent à exclure la multiplicité de scénarios intermédiaires et à montrer l'urgence du choix du bon camp.

Ou l'égalité des conditions, au sein de l'association intégrale et universelle, ou notre vieille organisation propriétaire qui (...) fait nécessairement croître le paupérisme parallèlement à la richesse: entre ces deux ordres de choses, il n'y a place pour rien: telle est l'inexorable conclusion.²³⁸

La formule fameuse d'Engels et de Kautsky, *Socialisme ou barbarie*, n'est ainsi qu'une variante de ces dilemmes prophétiques: «il est impossible, écrit le leader allemand, de demeurer plus longtemps en civilisation capitaliste. Il s'agit soit de progresser jusqu'au socialisme soit de retomber dans la barbarie.»²³⁹ Un effondrement total est toujours promis à la société qui ne choisira pas la bonne voie. Cette alternative vient contredire pourtant le déterminisme historique. Tous les grands remèdes, y compris ceux qu'on classe à droite, laissent aux hommes le choix ultime: eugénique ou dégénérescence, politique nataliste ou disparition de la France, nationalisme intégral ou décadence... Cela revient aussi à dire, avec nous ou contre nous, il n'y a pas de troisième voie. Pas de milieu! Avec nous sans la moindre réserve, ou contre nous et «rangés» alors, sachez-le, dans le camp du mal! Mais on peut aussi déchiffrer dans ces alternatives et cette colère devant les hésitants, un doute terrible sur cette fatalité

du bien qui est au cœur des Grandes espérances. La foi tient souvent, et dans les militantismes séculiers aussi, à la peur de douter. «Je doute moi-même, avoue Louis de Potter aux prises avec le système biscornu de Colins, je fais même plus que douter et je ne le cache pas. Mais j'avoue aussi que si le doute continue à faire circuler son poison dissolvant dans les entrailles de la société, bientôt cette société ne sera plus qu'un cadavre.»²⁴⁰ Le salut de la société ou la mort collective, la «foi» dans l'avenir ou un monde irrémédiable, c'est au bout du parcours, l'ultime argument qui exorcise le désespoir.

NOTES

1. Buchez, *Introduction à la science de l'histoire, ou science du développement de l'humanité*. Paris: Paulin, 1833, 1.
2. *L'avenir de la science*. Paris, 1890, 381.
3. *Les misérables*, I, première partie, ch. 10.
4. Popper, Karl. *La société ouverte et ses ennemis*. Paris: Seuil. 1979. Voir R. Boudon, *Effets pervers et ordre social*. Paris: P.U.F., 1993. [éd. orig.: 1977], 19.
5. *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829*. Paris: «L'Organisateur», 1831, 36 et 118.
6. *La rénovation*, 20. 4. 1888, 13.
7. *La rénovation*, 20. 3. 1890, 209.
8. Transon, Abel Étienne. *Vue générale sur le nouveau caractère de l'Apostolat saint-simonien: Morale individuelle*. Paris: "Le Globe", 1831, 9.
9. *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829*. Paris: «L'Organisateur», 1831, 111.
10. Ibid., 106.
11. *Traité de politique et de science sociale publié par les exécuteurs testamentaires de l'auteur, L. Cerise et A. Ott*. Paris: Amyot, 1866, I 32.

12. Pioget, Dr. J. *La vie sociale, la morale et le progrès. Essai de conception expérimentale*. Paris: Alcan, 1894, 195.
13. *Socialisme utopique...* op.cit.
14. *Cri du travailleur* (Lille), 9.2.1890, 2.
15. *Lois*, éd. 1890, I, 7.
16. *L'Organisateur, œuvres choisies de Saint-Simon, II*, 308.
17. Félix, *Le Socialiste*, 19. 1. 1908, 1.
18. Vandervelde, *L'Humanité*, 16. 3. 1908, 1.
19. «Qu'on veuille transformer l'admiration pour Marx en adoration, faire de lui une sorte de pape infallible et de sa doctrine un bloc intangible, cela nous paraît un retour de fétichisme pour le moins singulier», observe Georges Renard, grand personnage universitaire du socialisme au tournant du siècle (il fut nommé professeur au Collège de France en 1907), – le seul au Parti SFIO avec Jaurès et avec Eugène Fournière qui fût légitimé par l'appartenance aux grandes écoles bourgeoises – dans son *Socialisme intégral*. Ceux-là même qui traitent le marxisme guesdiste de «catéchisme», les militants du Parti Ouvrier de dévots et Jules Guesde de «pape» d'une nouvelle Église, sont justement ceux qui tiennent qu'il doit y avoir dans le socialisme autre chose que la science de prétendus faits économiques pour *justifier* leur engagement: une morale en action et une espérance transcendante. Il n'y pas de paradoxe en ceci: dans l'histoire du mouvement ouvrier, des voix se sont sans cesse élevées pour confesser que le socialisme était et ne pouvait être qu'une «croyance» idéale et pour nier du même élan tout caractère scientifique à cette «foi nouvelle en la catastrophe bienfaisante que les disciples de Marx espéraient établir sur la science», à la thèse selon laquelle «la transformation sociale s'opérerait par les lois de la *fatalité*, cette fille aînée de l'évolution, qui est seule chargée, d'après la science officieuse du parti [S.F.I.O.], de solutionner le problème social.»
20. Champault, Philippe. *La science sociale d'après Le Play et de Tourville*. Paris: Cerf, 1913, 27.
21. Vacher de Lapouges, Georges. *Les sélections sociales*. Paris: Fontemoing, 1896, 1.
22. Stuttgart: Dietz, 1899. Traduction française: *Socialisme théorique et socialdémocratie pratique*. Paris: Stock, 1900.
23. Berlin: Sozialistische Monatshefte, 1901. Trad. *Socialisme et science*. Paris: Giard & Brière, 1902.
24. Je me rapporte au positiviste russe Eugène de Roberty et à son essai injustement oublié sur *L'inconnaissable* (Alcan, 1889).
25. *Socialisme & science*, 25.
26. «Y a-t-il de l'utopie dans le marxisme?» *Revue de métaphysique et de morale*, mars 1899. 166 et sv.

27. *Polémiques pour l'interprétation du marxisme. Bernstein et Kautsky*. Paris: Giard, 1900, 4.
28. 45.
29. *Introduction à la philosophie analytique de l'histoire. Les idées, les religions, les systèmes*. Éd. augmentée. Paris: Leroux, 1896, 114.
30. *La phalange*, 1839, 576.
31. *Le socialiste*, 8. 3. 1908, 3.
32. Javary, Auguste. *De l'idée de progrès*. Paris: Ladrance, 1851, 3.
33. *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829*. Paris: «L'Organisateur», 1831, 13.
34. Mieulet de Lombrail, Alexi-J.-Armand. *Aperçus généraux sur la doctrine positiviste*. Paris: Capelle, 1858, 334.
35. «Sur la définition du socialisme», *La société nouvelle*, 1:1884, 22.
36. *L'Anarchie*, 16.
37. «Cette théologie de l'histoire n'est pas seulement trinaire mais trinitaire», explicite Henri de Lubac, s.j. dans son «Joachim de Flore», *Exégèse médiévale, 2ème partie*. Paris: Aubier, 1961. Vol. I, 456. Les deux principaux traités de Joachim (1132-1202) sont la *Concordia novi et veteris Testamenti*, *Enchiridion super Apocalypsim* et l'*Expositio in Apocalypsim*. On verra *Vaticinia sive prophetiae abbatis Joachimi & Anselmi episcopi marsicani ... cum Vita Joachimi abbatis*. Venetii: apud H. Porrum, 1589 = BNF[H3193].
38. Erdan, André [pseud. de Alexandre André Jacob]. *La France mystique (sic), tableau des excentricités religieuses de ce temps*. Paris: Coulon-Pineau, 1855.
39. *The New Science of Politics, an Introduction*. Chicago: University of Chicago Press, 1952. Trad. *La nouvelle science du politique*. Paris: Seuil, 2000.
40. Il est traduit en français en 1725.
41. Vico, Giovanni Battista. *Principes de la philosophie de l'histoire*, précédés d'un *Discours sur le système et la vie de l'auteur* par Jules Michelet. Paris: Renouard, 1827.
42. Owen, Robert. *Le livre du nouveau monde moral, contenant le système social rationnel basé sur les lois de la nature humaine*. Trad. & abrégé par T.W. Thornton. Paris: Paulin, 1847, 69.
43. Lonchampt, *Notice sur la vie et l'œuvre de Comte* (Paris, 1900), 50.
44. Lagarrigue, Jorge. *La dictature républicaine d'après Auguste Comte*. Paris: Apostolat positiviste, 1888, 9.

45. Enfantin, Prosper. *La vie éternelle passée, présente, future*. Paris: Dentu, 1861, ii.
46. Colins en exergue à Borde, *Étude* (1874).
47. Voir *Revue du socialisme rationnel*, sept. 1902, 75-76.
48. Voir de Potter, *Économie*, I. Voir aussi Colins, «Conclusion» de *Souveraineté* et Ad. Hugentobler, *Extinction*. Sur le paradigme théocratie, démocratie, logocratie, voir *R. du soc. rationnel*, sept. 1902, 75-76.
49. Ag. de Potter, *Souveraineté*, 23.
50. Potter, Louis-Joseph de. *Catéchisme rationnel à l'usage de la jeunesse*. Bruxelles, 1854, 5.
51. St-Simon, *Oeuvres*, V, 6.
52. P. Laffitte, *Cours de philosophie positive* (Paris, 1889), I, 340.
53. Comte, *Cours de phil. posit.*, VI, 457.
54. *Œuvres*, II, 30.
55. Considérant, Victor. *Destinées sociales*. Paris: Librairie phalanstérienne, 1847, I 121.
56. *Le combat*, SFIO, Allier, 10. 2. 1907, 1.
57. Exemple : Ch. Vérecque, *Histoire de la famille des temps sauvages à nos jours*. Paris: Giard & Brière, 1914.
58. Dr Pellarin, *Théorie*, 119.
59. Terson, Jean. *Fin et renouvellement ou Dialogue sur la politique, la religion et la morale*. Paris: Desessart, 1836, 127.
60. Il n'est guère que le positivisme pour récuser un «chimérique état de nature supérieur à l'état social», Comte, *Cours*, IV 264.
61. *Encyclopédie socialiste*, I 3.
62. *Le Socialiste*, 14.12.1890, 1.
63. *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829*. Paris: «L'Organisateur», 1831, 107.
64. Cité par Comte, *Cours de philosoph. posit.*, VI, 186 et alibi. Les doctrinaires romantiques «substantialiseront» cette intuition en adhérant en grand nombre à la doctrine de la métempsycose: «Sous un certain rapport, le genre humain pourrait être considéré comme le même individu passant par une suite de palingénésies.» Ballanche, *Œuvres*, III, 16.

65. Robert du Var, *Éléments de philosophie sociale*. Paris: Prévot, 1843, 50.
66. Buchez, Philippe J.-B. *Traité de politique et de science sociale publié par les exécuteurs testamentaires de l'auteur, L. Cerise et A. Ott*. Paris: Amyot, 1866, I 33.
67. Nus, Eugène. *À la recherche des destinées*. Paris: Flammarion, 1891.
68. «Elle croit au progrès. L'humanité ne croit donc plus à l'éternité du mal», Constant, Alphonse-Louis. *Doctrines religieuses et sociales*. Paris: Le Gallois, 1841, 6.
69. Pecqueur, [Constantin]. *De la république. Union religieuse pour la pratique immédiate de l'égalité et de la fraternité universelles*. Paris: Charpentier, 1844, 201.
70. Lahautière, *De la loi sociale*. Paris: Prévot, 1841, 28.
71. *L'avenir social*, Cette, 17. 2. 1889, 1.
72. *L'Égalité*, 14.4.1889, 2.
73. Constant, Alphonse-Louis. *Doctrines religieuses et sociales*. Paris: Le Gallois, 1841, 39.
74. Compère-Morel, [Adéodat]. *La concentration capitaliste en France*. Paris: Rivière, 1913, 5.
75. *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'Esprit humain*. Paris, [rééd. vers 1822], 258.
76. Robert du Var, *Éléments de philosophie sociale*, 1843, 2.
77. Edm. About, *Le progrès*. Paris: Hachette, 1864, 56.
78. Guépin, Dr. [Ange], *Le socialisme expliqué aux enfants du peuple*. Paris: Sandré, 1851, 192.
79. Constant, Alphonse-Louis. *La bible de la liberté*. Paris: Le Gallois, 1841, 87.
80. Buchez, Philippe J. B., *Traité de politique et de science sociale*. Paris: Amyot, 1866, I, 32.
81. Cortambert, Louis. *La religion du progrès*. New York: Marcil, 1874, 149-151.
82. Const. Pecqueur, *La république de Dieu: pratique immédiate de l'égalité et de la fraternité universelle*. Paris: Mages, 1845, 201.
83. Éd. de Pompery, *Blanquisme et opportunisme. La question sociale*. Paris: Ghio, 1879, 18.
84. *Revue théosophique*, 1889: I, 1.
85. *Socialisme et lutte de classes*, 1. 4. 1914, 172.

86. *Almanach de la question sociale 1897*, 17.
87. *Le Salarial* [Rouen, guesdiste], 21 déc. 1890, p. 1.
88. Loc. cit., 25.
89. *L'Anarchie*, Stock, 1896, 33.
90. *Drapeau noir*, Brux., 1.6.1889, 1.
91. *Société au lendemain de la révolution*, La Révolte, 1893, 108.
92. *Les polémiques pour l'interprétation du marxisme. Bernstein et Kautsky*. Paris: Giard, 1900, 16.
93. Delesalle, Paul. *La grève*. Paris: Temps nouveaux, 1900, 6.
94. Rey, J. A. *Théorie et pratique de la science sociale*. Paris: Renouard, 1842, I 178.
95. Ferdinand Lassalle cité par *Almanach de la question sociale 1897*, 77.
96. Museux, *L'Aurore sociale*, 29.3.1890, 1.
97. A. De Okecki, *L'Autonomie*, 6.4.1890, 1.
98. Par ex. *L'Ère nouvelle*, 1893. 554-55.
99. Pompery, Édouard de. *Blanquisme et opportunisme. La question sociale*. Paris: Ghio, 1879, 13.
100. G. de Molinari, *Esquisse de l'organisation politique et économique de la société future*. Paris: Guillaumin, 1899, 47.
101. *Messianisme, Union finale de la philosophie et de la religion, constituant la philosophie absolue*. Paris: G. Doyen, 1831-1839, I, vj.
102. Vandervelde, Émile. *Le collectivisme et l'évolution industrielle*. Paris: G. Bellais, 1900, 5.
103. *Capital*, I, ii.
104. *Libertaire*, 8. 10. 1899, 1.
105. *Philosophie de l'anarchie*, 1889, 5.
106. Argyriadès, *Almanach de la question sociale 1891*, 27.

107. Stackelberg, Frédéric. *Vers la société communiste*. Nice: Au Droit du peuple, 1909, 7. Et du côté de l'anarchie, Jean Grave in Kropotkine, *La Conquête du pain*, X : «... par mille phénomènes, par mille modifications profondes, la société anarchique est *déjà depuis longtemps* [je souligne] en pleine croissance.»
108. *Tribune socialiste*, Bayonne, 5. 5. 1907, 1.
109. G. Renard, *Paroles d'avenir*, 16.
110. *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829*. Paris: «L'Organisateur», 1831, 35.
111. *La Réforme sociale* (Bruxelles), 10.5.1890, 1.
112. *La fraternité de 1845*, 1847, 206.
113. Vol. 1847, 206.
114. *Le Proletariat* (Paris), 3.8.1889, 1.
115. *L'Ère nouvelle*, 1893, 261.
116. *Bulletin de la Fédération jurassienne*, 11.10.1874, 2.
117. Paul Argyriadès, *Almanach de la question sociale 1891*, 50.
118. Cantagrel, F. *Le fou du Palais-Royal*. Paris: Librairie phalanstérienne, 1841,26.
119. *Conservation, révolution et positivisme*. Paris: Ladrance, 1852, xxix.
120. Littré, *Application de la philosophie sociale au gouvernement des sociétés* (...). Paris: Ladrance, 1850, 10.
121. *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'Esprit humain*. Paris, 1822, 255.
122. Poëy, André. *L'anarchie mondiale: sa psychologie morbide*. Paris: Alcan, 1912, 2.
123. Colins, *De la Souveraineté*, I, 29.
124. Hugentobler, *Extinction du paupérisme*, 13.
125. Considerant, *Destinées*, I - 109.
126. Flotte, Paul Louis François René, vicomte de. *La souveraineté du peuple. Essais sur l'esprit de la révolution*. Paris: Pagnerre, 1851, 177.
127. Vidal, François. *Vivre en travaillant. Projets, moyens et voies de réformes sociales*. Paris: Capelle, 1848, 23.

128. *Temps meilleurs*, mars 1901, 18.
129. *Bordeaux Misère* (anar), 1-1889, 4.
130. Lucien Pemjean, *L'Insurgé*, Bruxelles, 5. 4. 1885, 1.
131. L. de Potter, in *Études sociales*, 17 et 16.
132. Brissac, Henri. *La société collectiviste*. Préf. de Jean Jaurès. Paris: Petite république, 1895, 14.
133. *L'Égalité*, 5. 4. 1889, 1.
134. *Almanach de la question sociale 1899*, 13.
135. Berth, Édouard. *Les nouveaux aspects du socialisme*. Paris: Rivière, 1908, 80.
136. L. Thivrier, *Combat* (Allier), 25.3.1906, 1.
137. Guesde, *Double réponse...*, 14.
138. Guesde, *État*, iii.
139. Ch. Rappoport, *Le Socialisme*, 5.9.1908, 4.
140. Voir mon étude, *Rhétorique de l'anti-socialisme*, 2003.
141. Benard, *Le socialisme d'hier et celui d'aujourd'hui*, 1870 [= 1869], 94.
142. Seilhac, *L'utopie socialiste*, 1908, 4.
143. Dufeuille, *Sur la pente du collectivisme*, 1909, 3-4.
144. Dide, *Fin des religions*, 430.
145. Lahautière, Richard. *Les déjeuners de Pierre. Dialogues*. Paris: Prévot, 1848, 4.
146. *L'ami de l'Humanité*, 8: 1887, 1.
147. Augustin Hamon et Georges Bachot, *L'agonie d'une société*, Paris, Savine, 1889, VI.
148. Marc Angenot/Darko Suvin, «L'Implicite du manifeste», *Études françaises*, vol. 16, # 3/4: 1981, pp.43-67.
149. Esquiros, Alphonse. *De la vie future au point de vue socialiste*. Paris: Librairie phalanstérienne, 1850, 78.

150. *Le Proletariat* [Paris, F.T.S.F.], 19 avril 1890, p. 1.
151. I, ii.
152. *Travail et fainéantise, programme démocratique*. Paris: Bureau du "Travail affranchi", 1849, 5.
153. Potter, [Louis-Joseph] de. *De la révolution à faire, d'après l'expérience des révolutions avortées*. Paris: Ladvocat, 1831, 38.
154. Vigoureux, Clarisse. *Parole de providence*. Paris: Bossange, 1834, 10.
155. *Mélanges. Articles de journaux, 1848-1852*. Paris: Lacroix, 1868-1869, II 18.
156. Sauriac, Xavier. *Un système d'organisation sociale*. Paris: Baulé, 1850, V.
157. Proudhon, *Œuvres*, III 19.
158. Pompery, Édouard de. *Blanquisme et opportunisme. La question sociale*. Paris: Ghio, 1879, 5.
159. *Le populaire*, 12. 7. 1844, 1. «Il est en France deux mots qui jouissent de toute la sympathie de la Nation. Ces mots sont L'Ordre et la Révolution. Oui! La France désire l'ordre, elle l'espère, mais elle aime la révolution, elle la veut». Flotte, Paul, vicomte de. *La souveraineté du peuple. Essais sur l'esprit de la révolution*. Paris: Pagnerre, 1851, 56.
160. Czynski, Jean. *Avenir des ouvriers*. Paris: Librairie sociale, 1839, 11.
161. *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Paris: Librairie sociétaire, 1846. [prem. éd. Leipzig [=Lyon], 1808.], 17. Un babouviste promet un identique changement à vue: «Il ne s'agit de rien moins que de changer totalement la surface du globe; et (...) de substituer instantanément à la vie de ses habitants, une vie toute nouvelle, et dont ils ne peuvent retrouver aucun exemple dans le passé...» - Pillot, Jean-Jacques. *Histoire des Égaux*. Paris: Aux bureaux de la «Tribune du Peuple», 1840, 10.
162. «La Révolution sociale prédite», *Philos. de l'avenir*, juillet, août et septembre 1886.
163. P. J. Proudhon et le socialisme scientifique. Paris, 1909, 16.
164. G. Defnet, *Le Peuple* [Bruxelles], 8 mai 1890, 1.
165. *Socialisme utopique...*, éd. 1902, 63.
166. Voir par exemple le chapitre de Charles Rappoport «Pourquoi la révolution sociale est inévitable» qui, dans *la Révolution sociale (=volume de 1912 de l'Encyclopédie socialiste)*, réfute un à un les arguments évolutionnistes et révisionnistes hostiles à cette thèse-clé.

167. Par ailleurs la révolution socialiste ne pourrait s'accomplir qu'autant que le capitalisme, avant de «s'effondrer», ait épuisé son potentiel de développement – ceci pouvait suggérer aux sceptiques qu'il avait encore bien des jours à vivre.
168. Gherea, *L'Ère nouvelle*, 1894, 5.
169. Rappoport, Charles. *La philosophie sociale de Pierre Lavroff*. Paris: Impr. Suresne, 1901, 11.
170. *L'Ère nouvelle*, décembre 1893, 491.
171. Vérecque, Charles. *La conquête socialiste du pouvoir politique*. Paris: Giard & Brière, 1909, 2.
172. Cabet, Etienne. *Ma ligne droite, ou: le vrai chemin du salut pour le peuple*. Paris: Prévot, 1841, 20.
173. Paul Louis, *Les étapes du socialisme*, Charpentier, 1903, 306.
174. Th. Cabannes, *Tribune socialiste*, Bayonne, 7.6.1908, 1.
175. Compère-Morel, *Concentration capitaliste*, 1913, 4.
176. Guesde, paraphrasant un propos de Blanqui, *Tribune socialiste*, 2. 8. 1908, 1.
177. *La société future*, 1905, 103.
178. Sur quoi ironise l'anarchiste V. Méric, *Comment on fera la révolution*. Paris: Petite bibl. des hommes du jour, 1910, 11.
179. *L'aurore sociale*, 1. 12. 1889.
180. *L'Égalité*, Genève, 17. 2. 1870, 1.
181. J. Laffont, *La Révolution*. Toulouse, 1920, 3.
182. 14. 4. 1889, 2.
183. 3 mars 1889, 16.
184. Terson, Jean. *Dialogues populaires sur la politique, la religion et la morale*. Paris: Prévot, 1840, 11.
185. É. Pouget, *L'Égalité*, 13 oct. 1889, p. 1.
186. *Monde*, 5. 12. 1931, 3.
187. *Temps nouveaux*, 23. 3. 1912, 1.

188. Selon Reybaud, *Études sur les réformateurs contemporains*. Genève: Slatkine, 1979. [reproduction anast. de l'éd. de Paris, 1864], 94.
189. *Almanach de la question sociale 1897*, 128.
190. Éditorial du *Peuple* [P.O.B.], 14 fév. 1889, p. 1.
191. *Système de fraternité*. Paris: « Le Populaire », 1849, 10.
192. Constant, Alphonse-Louis. *La bible de la liberté*. Paris: Le Gallois, 1841, n.ch.
193. *Conciliatio nov. & vet. Testament*. Les occultistes du XIXème siècle n'ont pas à transposer ce discours qu'ils modernisent en énumérant les mêmes intersignes puisés dans la presse que les matérialistes socialistes: «... le nombre diminue des années qui nous séparent de la Céleste Jérusalem», lit-on dans *L'Étoile*, spirit., 3:1889, 40.
194. Destrem, Hippolyte. *La rénovation politique mise à la portée de tous*. Paris: L'Auteur, 1893, 5.
195. Ch. Malato, *Philosophie de l'anarchie*, Paris, 1889, 5.
196. *Le Combat*, 13.4.1890, 1.
197. *Le Combat* [Paris], 6 mai 1890, p. 1.
198. *La Voix du peuple* [C.G.T.], 10 mai 1908, p. 2.
199. Paul Lafargue, *L'Égalitaire* [Brest, S.F.I.O.], 25 avril 1908, p. 1.
200. Hamon, Augustin et Georges Bachot. *L'agonie d'une société*. Paris: Savine, 1889, 141.
201. *L'Égalité* [Paris, socialiste-révolutionnaire], 14 août 1889, p. 1.
202. Discours devant «l'Agglomération parisienne» (P.O.F.), 14 mars 1889, voir Arch. Préf. Police B^A 1484.
203. D. Marc, *L'Égalitaire*, 23 juin 1907, p. 1.
204. *La Rénovation* (fourier.), 1888, 90.
205. *Ibid.*
206. *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Paris: Librairie sociétaire, 1846. [prem. éd. Leipzig [=Lyon], 1808.]
207. Deville, Gabriel. *Le Capital de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique*. Paris: Marpon et Flammarion, 1883, 58.

208. Guesde in *Parti socialiste et CGT*, 41.
209. Titre de l'*Almanach de la question sociale*, 1899, 11.
210. *Almanach de la question sociale 1896*, 1.
211. Charles-Albert et Jean Duchêne. *Le socialisme révolutionnaire, son terrain, son action et son but*. Paris: Éditions de «La guerre sociale», 1912, 7.
212. *Le Peuple*, Bruxelles, 6. 10. 1890, 1.
213. Gustave Le Bon tirait aussi des progrès de l'État-providence la conclusion pessimiste que le socialisme avait déjà gagné la partie et qu'il se développerait avec l'État bureaucratique, son idole, jusqu'à la ruine de la société. Ce n'était plus la peine de lutter contre le socialisme, il était déjà trop tard – du moins pour les «races latines» (opposées aux «races» anglo-saxonnes), chez qui l'étatisme était une pulsion héréditaire. Aucune révolution ne serait nécessaire, le processus était en marche et il entraînait les sociétés latines jusqu'à la ruine finale. «La société de l'avenir, rêvée par les collectivistes, se réalise depuis longtemps et de plus en plus chez les peuples latins. Le socialisme d'État est en effet la conclusion nécessaire de leur passé, l'étape finale qui les conduira à la décadence.» Voir sa *Psychologie du socialisme*. Paris: Alcan, 1898. Dépouillé sur la 7ème édition, Paris: Alcan, 1912.
214. D. Marc, *L'Égalitaire*, 23.6.1907, 1.
215. *Le cri du Var*, SFIO, 29. 11. 1908, 1.
216. Ch. Vérecque, *Conquête socialiste du pouvoir politique*, Giard & Brière, 1909, 2.
217. Vérecque, Charles. *La conquête socialiste du pouvoir politique*. Paris: Giard & Brière, 1909, 2.
218. Argyriadès, *Alm. Question sociale 1891*, 26.
219. Deville, «Aperçu», *Capital*.
220. Émile Faguet, un des polémistes antisocialistes, répliquait que les mots importaient peu, cela «ne s'appellera peut-être pas l'État et cela m'est bien égal, mais ce sera une tyrannie et une tyrannie plongeant le pays dans l'inertie et dans le coma». *Le socialisme en 1907*, 1907, 200.
221. Adéodat Compere-Morel, *La Concentration capitaliste...* (Paris, Conseil national, 1908), p. 31.
222. *Am Tage nach der sozialen Revolution*. Berlin: Vorwärts, 1902. Trad. fr.: «Le Lendemain de la Révolution sociale», *Le Mouvement social*, 1.2.1903-1.3.1903.
223. Eichthal, Eugène d'. *Le lendemain de la Révolution sociale*. Paris: Chaix, 1903.
224. *L'anarchie, sa philosophie, son idéal*. Paris: Stock, 1896, 33.

225. Kropotkine, Pierre. *L'anarchie dans l'évolution socialiste*. Paris: La Révolte, 1887, 30. [rééd. 1892.]
226. *L'anarchie*, 3. 12. 1908, 1.
227. Bazard, Saint-Amand. *Doctrines de Saint-Simon: Exposition, 1828-1829*. Paris: «L'Organisateur», 1831, 128.
228. Laffitte, Pierre. *Cours de philosophie première. I. Théorie générale de l'entendement. II. Des lois universelles du monde*. Paris: Bouillon, 1889, 359.
229. *De la justice*, I 40.
230. *Le salut du peuple*, 1: 1849, 7.
231. *Système de fraternité*. Paris: « Le Populaire », 1849, 3.
232. *Le livre du nouveau monde moral, contenant le système social rationnel basé sur les lois de la nature humaine*. Trad. & abrégé par T.W. Thornton. Paris: Paulin, 1847, 69.
233. *Messianisme, ou réforme absolue du savoir humain*. Paris: Firmin Didot, 1847, iii.
234. *Cours de philosophie positive*. Paris: Société positiviste, 1892-1894, IV 137.
235. Colins, *Sc. sociale*, III, 107.
236. Colins, *Justice*, I, 47.
237. Putsage, *Nécessité*, 10.
238. Poulin, *Justice*, v.
239. *Programme socialiste*, 131 (Paris, 1910) = programme d'Erfurt de 1892, révisé.
240. *Études sociales*. Paris: Hermann, 1841. [contient «Le scepticisme constaté (...)» par Louis de Potter.]

